

ANNE BELL,
HISTOIRE ANGLOISE.

Par M. D'ARNAUD.



YVERDON.

M. DCC. LXXII.

THE HISTORY OF THE

HISTOIRE ANGLAISE

PAR M. D. A. R. A. L.

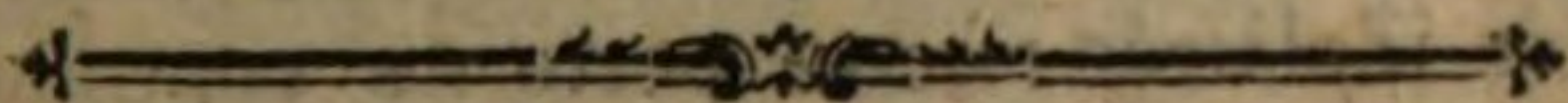


W. H. D. O. W.

GESCH.
FRESEN. G.



ANNE BELL,
HISTOIRE ANGLOISE.

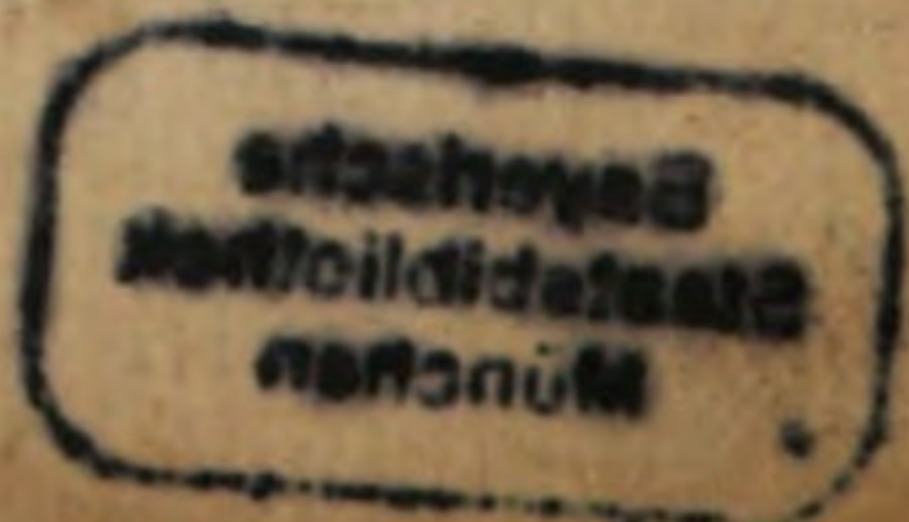


LA vertu & l'honnêteté, en exigeant des jeunes personnes qu'elles se tiennent en garde contre l'attrait dangereux des passions, n'imposent pas des obligations moins fortes aux parents; ils doivent tempérer la sévérité, quand il s'agit de punir les foiblesses de ces malheureuses victimes d'un âge incapable de réfléchir, & privé de la grande leçon de l'expérience. L'autorité paternelle est, dit-on, sur la terre une image de la puissance divine: & n'est-ce pas approcher de l'Être suprême, autant que notre nature imparfaite est susceptible d'y atteindre, que de ne point mettre de bornes au pardon & à la bienfaisance? C'est le châtiment qu'il faut limiter. D'ailleurs les remontrances touchantes d'un pere ou d'une mere produiront plus d'impression sur le cœur d'un enfant que les menaces & les traitements rigoureux; cette dernière façon de les conduire les jette dans le désespoir, & une faute qui pourroit

quelquefois se réparer , les précipite dans une fuite nécessaire de démarches humiliantes & condamnables.

Anne Bell est un exemple frappant que les chefs de famille doivent avoir sans cesse devant les yeux ; elle allioit aux avantages de la naissance la perspective d'une fortune considérable & les agréments les plus séduisants ; tout respiroit en elle ce charme au-dessus de la beauté même , cette sensibilité qui est bien plus la source de nos chagrins que de nos plaisirs , funeste presque toujours à quiconque la possède , & délicieuse pour ceux qui en sont les objets : Bell avoit un cœur impatient d'aimer ; toutes les graces de l'esprit se joignoient à celles du sentiment & de la figure ; elle étoit citée comme un modele de perfection. La mort dès le berceau lui avoit enlevé une mere dont elle étoit idolâtrée : cette perte ne contribua pas peu à ses infortunes ; l'amour maternel , plus soigneux que celui d'un pere , fait associer la douceur & l'indulgence à l'austérité de son pouvoir. Mylord Daramby élevoit lui-même sa fille ; elle lui étoit chere ; mais il ne lui parloit jamais qu'avec un ton absolu qui effraie la jeunesse , & qui la révolte plus qu'il ne la corrige ; Bell étoit faisie d'une crainte continuelle. Mylord ajoutoit à son caractère dur une hauteur insupportable ; il se prétendoit descendu des anciens Souverains de l'isle ; il n'y avoit qu'un des plus éminents Pairs de l'Angleterre qui pût se présenter pour épouser sa fille , & il ne doutoit pas que Bell ne fût sensible que lorsqu'il l'auroit ordonné ; étrange prévention des parents , qui pensent que le cœur s'ouvre ou se ferme à leur volonté !

Un député de la petite ville d'Aylsham venoit souvent faire sa cour à Mylord ; quelquefois il y menoit son fils , & Miss Bell s'appercevoit de l'absence du jeune Syndham , lorsqu'il n'accom-



paignoit point son pere ; elle tomboit dans la rêverie , n'ouvroit la bouche que pour demander des nouvelles du jeune homme : son image la suivoit jusques dans le sommeil. Cependant elle ne s'étoit pas encore interrogée sur la nature de ses sentimens ; tout ce qu'elle ne pouvoit se dissimuler , c'est qu'elle aimoit à voir le fils de Syndham , & qu'elle éprouvoit des impressions de tristesse quand elle ne le voyoit pas. Il avoit reçu de la nature les premiers dons , ceux qui se rendent les maîtres de l'ame , une taille avantageuse , des traits nobles & intéressants , des yeux où se mêloient la vivacité & la langueur , la timidité si touchante du sentiment , qui vaut mieux que tout le faste de l'esprit ; cette espece de magie enfin qui émeut , qui attache , & qu'on ne sauroit exprimer , étoit répandue dans toute sa personne ; il ne lui manquoit que l'éclat imaginaire de l'extraction & celui de la richesse , qui a aussi peu de réalité , quand on fait apprécier les illusions humaines. C'étoit , il est vrai , deux défavantages bien marqués aux yeux de Daramby ; mais Bell avoit une autre façon de voir ; elle ne consultoit que son cœur , & les regards de l'amour s'arrêtent peu à la noblesse & à la fortune : Syndham étoit le plus aimable des hommes ; c'étoit tout ce qui frappoit la fille du Lord. Comment son pere eût-il pu soupçonner qu'elle eût seulement remarqué Syndham ? Il n'imaginait pas que l'ame d'une fille de qualité fût susceptible de la moindre émotion en faveur du fils d'un roturier : comme si la nature avoit établi ces chimériques distinctions , & que tous les hommes n'eussent pas les mêmes droits d'éprouver la sensibilité & de l'exciter !

Bell de jour en jour se laissoit plus dominer par ce penchant sur lequel elle ne cherchoit point à s'éclairer ; chaque fois qu'elle revoyoit Syndham elle goûtoit plus de plaisir , & sa mélancolie aug-

mentoit lorsqu'elle étoit privée de sa présence. Qu'on a eu raison de nous représenter l'amour avec un bandeau sur les yeux ! Il s'en impose lui-même ; c'est un feu qui se déclare lorsqu'il est devenu un incendie , & alors il n'est guere possible de l'éteindre.

Ce qui hâta la perte de la fille du Lord , c'est que Syndham partageoit ses sentiments ; le respect n'avoit pu empêcher qu'il ne fût épris d'une ardeur aussi vive ; il ne voyoit Bell qu'avec un frémissement qu'il avoit de la peine à cacher. Rencontroit-il un de ses regards attaché sur les siens , il se troubloit ; la jeune Lady vint un jour à lui toucher la main ; Syndham tomba en défaillance à ses pieds , sans qu'on pût deviner la cause d'un mal si subit. Il ne tarda pas à succomber au chagrin qui le dévorait. Cette malheureuse passion qu'il s'efforçoit de vaincre , & qui prenoit toujours plus d'empire sur son ame , le conduisit aux portes du tombeau. Son pere , qui n'avoit point d'autre enfant , le tenoit expirant dans ses bras & l'inondoit de ses larmes. Mon fils , lui disoit-il avec tendresse , ouvre-moi ton cœur ; ta maladie part d'un principe que je ne puis découvrir ; depuis plus de six mois tu es consumé d'une mélancolie dont tu t'obstines à me taire le sujet ; plusieurs fois j'ai surpris des pleurs prêts à t'échapper ; verses-les dans mon sein , mon cher enfant ; parle , toute ma fortune est à toi ; si tu veux , je te céderai mon commerce , & je ne me réserverai que le plaisir d'être ton bienfaiteur & ton ami. Ah ! mon pere , répondit le jeune homme en pleurant dans le sein du vieillard , meurt-on du désir d'avoir du bien ? Mon pere , je ne vous demande que la continuation de cet amour — que je voudrois mériter ; mais mon cœur.....

Il se tait à ce mot , & ses larmes redoublent ; son pere le presse en vain de s'expliquer. Il lui ar-

rive de prononcer le nom de Mylord Daramby : à ce nom , le malade se relève du sein de la mort , regarde languissamment l'auteur de ses jours , qui lui fait de nouvelles instances , & retombe en poussant un profond soupir.

Il persista toujours à garder son secret ; cependant il revint en quelque sorte malgré lui à la vie ; peut-être fut-il ranimé par l'espérance d'être aimé un jour ; l'amour n'existe guere sans l'espoir , & cette dernière illusion est de toutes nos erreurs celle qui nous flatte davantage.

Il seroit assez difficile d'exprimer la situation de Bell durant la maladie de Syndham ; c'est alors qu'elle connut que ce sentiment qui l'agitoit étoit l'amour le plus tendre & le plus emporté ; il y avoit des instants où elle désiroit triompher de sa foiblesse , écouter la raison , son devoir , céder enfin à la voix d'un préjugé auquel il est nécessaire de se soumettre ; mais elle n'empruntoit de force & d'appui que d'elle-même , & tout la trahissoit. Quelquefois elle s'abusoit au point de se faire accroire qu'elle étoit conduite par la pitié seule , lorsqu'elle s'empressoit de demander des nouvelles de Syndham. Avec quelle joie elle apprit qu'il étoit rendu à la vie , & qu'elle le reverroit ! De semblables transports devoient bien lui dessiller les yeux sur cet amour violent qu'elle vouloit se déguiser sous les traits de la compassion.

Syndham , à peine convalescent , traîna ses pas vers le parc du château du Lord Daramby ; il chérissoit tout ce qui pouvoit le rapprocher de Bell ; il cherchoit l'endroit du parc où elle se promenoit le plus souvent : il sembloit reconnoître l'empreinte de ses traces ; il se rappelloit que là elle avoit cueilli des fleurs , qu'ici elle s'étoit arrêtée pour considérer une perspective où il revenoit sans cesse ; plus loin il l'avoit vue se reposer aux bords d'un canal où il retrouvoit encore son image : tous

ces légers détails si indifférents , si morts pour la plupart des hommes , sont autant de voluptés dont s'enivrent les cœurs qui savent aimer : voilà l'enchantement des premiers beaux jours d'une passion véritable. Syndham avoit choisi l'allée la plus écartée. Il n'appartient qu'à l'amour de goûter le charme de la solitude ; c'est alors que nous éprouvons une heureuse langueur , préférable aux secousses violentes des plaisirs de la société. Délicieuse mélancolie d'un cœur amoureux , quelle est la joie qui fasse sentir vos douceurs ? Syndham s'y livroit tout entier ; son ame qui avoit été enchaînée jusqu'à ce moment , brûloit de s'épancher ; il s'étoit assis sur un banc de gazon , la tête penchée sur les deux mains , & arrosant la terre de ses larmes. Quoi ! se disoit-il , je succombe à une passion que je devrois étouffer , qu'il est ridicule & insensé d'entretenir , à laquelle même je ne saurois me livrer sans crime ! je meurs de mon amour , & quel en est l'objet ? une personne du premier rang , la fille de Mylord Daramby. Quelle est mon extravagance ? que puis-je espérer ? Bell.... Bell.... que vous régnez sur mon cœur ! je sacrifierois ma vie , oui , ma vie même , pour qu'il me fût permis de vous apprendre combien ma tendresse est vive & respectueuse ; & qui pourroit vous aimer autant que je vous aime , avoir mes transports , éprouver ce charme , ce trouble délicieux dont me pénètre un seul de vos regards ? Faut-il être un Lord pour vous adorer ? Ah ! que ne suis-je un Souverain ! quel plaisir je goûterois à vous élever sur mon trône , à vous le céder ! vous seriez la maîtresse absolue de mon ame.... Où vais-je m'égarer ? je ne suis que le fils d'un simple particulier.... je ne suis rien : Bell est tout.... Non , Miss , non , je ne manquerai point au respect que je vous dois ; je saurai me taire.... je saurai mourir ; que mes yeux du moins , avant que de se fer-

mer pour jamais , puissent se fixer un instant , un seul instant sur les vôtres ! Syndham ! s'écrie Bell que le hazard avoit conduit dans ce lieu , & qui avoit entendu son amant ; elle ne peut que prononcer ce mot ; elle fait quelques pas pour se retirer , & tombe comme accablée sous les divers mouvements qui bouleversoient son ame. Syndham se précipite à ses pieds. — Mon secret, adorable Miss , vous seroit-il révélé?... Oui , je vous aime , oui , je vous adore ; je sens , trop charmante Lady , que je suis le plus audacieux , le plus coupable des hommes , que je suis un objet indigne de vos regards ; mais je sens encore davantage que vous m'avez enflammé d'une ardeur qu'il m'est impossible de maîtriser. Daignez du moins lever sur moi ces yeux , ces yeux où j'ai puisé cet amour qui fait tout mon crime. Auriez-vous assez peu de générosité pour ne me point pardonner ? Non , ne me pardonnez point ; courez apprendre à Mylord le comble de la témérité. Quoi ! moi , brûler pour vous , & vous le déclarer ! vous parler de ma tendresse !..... Miss , je mérite la punition la plus rigoureuse..... la mort..... vous me plaindrez..... Je vous plaindrai , interrompit Bell avec cette douce langueur , le ravissement de l'amour , & en fixant ses yeux enchanteurs sur son amant ; Syndham.. Syndham.. que nous serons malheureux !

Bell n'est plus maîtresse d'elle-même ; l'orgueil du rang , la raison , la bienfaisance , la vertu sont sacrifiés à la tendresse ; elle fait l'aveu de sa passion ; ils se répètent cent fois qu'ils s'aimeront éternellement ; que rien ne sera capable d'altérer un sentiment si vif & si pur ; ils se livrent à cette ivresse inexprimable que l'innocence rend encore plus touchante ; leurs cœurs s'entendent , se répondent , s'épanchent l'un dans l'autre ; le crime n'a point encore corrompu leurs plaisirs.

De retour dans son appartement , Bell commence à ouvrir les yeux sur l'imprudence de sa démarche ; elle envisage sa faute dans toute son étendue. Malheureuse , s'écrie-t-elle ! où m'a portée l'égarement honteux d'une passion condamnable ? C'est la fille de Mylord Daramby qui ose aimer un homme qui ne peut jamais être son époux ! je ne m'arrête point à ce sentiment insensé : je le fais éclater ! je révèle ma foiblesse , ma honte , à celui qui en est l'objet ! & que dira mon pere , ma famille , Londres entier ? qu'ai-je à dire à moi-même , si je veux écouter un seul moment la raison , l'honneur ?..... L'honneur ! & peut-il me défendre d'être sensible aux charmes réunis des graces & de la vertu ? Est-il possible de ne pas aimer Syndham ? Quel respect accompagne sa tendresse ! quelle est pure ! Livrés aux douceurs d'un attachement qui sera exempt de remords , nous nous bornerons au seul plaisir de nous aimer , de vivre l'un pour l'autre ; je ne me marierai jamais ; mon pere ne voudra pas être mon tyran , & je saurai concilier mon devoir & ma tendresse , en ne me permettant rien qui soit indigne de mon rang & de l'honnêteté ; les sentiments ne font-ils pas le vrai bonheur ? je verrai Syndham , je le verrai , je saurai qu'il m'aime , je le chérirai dans le fond de mon cœur , je ferai la plus heureuse des femmes.

C'est ainsi qu'on s'en impose sur les premiers transports des passions ; on s'imagine en pouvoir fixer les degrés , & à l'instant que l'on calcule avec soi-même , on est déjà entraîné vers le précipice , & il n'est plus en notre pouvoir de retourner sur nos pas.

Bell & Sindham se retrouvoient souvent dans ce parc , au même endroit où ils s'étoient avoué leur amour ; ce lieu leur étoit devenu cher : l'aspect de la campagne , l'ombre des bois solitaires

ajoutent encore aux molles impressions de la tendresse ; il semble que dans cette situation l'ame soit plus disposée à s'abandonner à l'espece de charme qui l'égare. Les deux amants ne connurent d'abord d'autre félicité que celle qui naît de l'épanchement réciproque , & de la vivacité des sentiments. Syndham goûtoit un bonheur suprême lorsqu'il pouvoit tenir dans ses mains , couvrir de ses baisers des fleurs qu'avoit cueillies Bell, ou qui avoient paré son sein ; avec quelle volupté il en respiroit le parfum , il les pressoit contre son cœur ! Plaisirs innocents , plaisirs délicieux , vous êtes inconnus à ces ames émoussées par l'abus de la société , dont les sens endurcis ne peuvent éprouver ces émotions délicates , ces frémissements heureux de la nature , & qui ont besoin des mouvements convulsifs de l'art pour être avertis de leur existence.

Il seroit difficile à l'humanité de se contenter de cette tendresse pure qui ne peut guere attacher que des intelligences supérieures à la nôtre. Bell & Syndham l'éprouverent ; leurs désirs en perdant quelque chose de leur délicatesse , devinrent plus hardis , plus impétueux ; leurs sensations plus vives les conduisirent à un emportement coupable ; l'un des plus beaux présents du Ciel leur fut retiré ; ils céderent à la séduction de l'âge , à l'attrait des lieux & des circonstances. Bell enfin oubliant sa famille , son pere , l'honneur , la religion , se laissa entraîner par une foiblesse criminelle , & la fille du Lord Daramby tomba dans les bras de Syndham.

Il étoit juste que le châtiment suivît de près la faute. Quelle terrible leçon pour les jeunes personnes qui ne savent pas s'armer de sévérité contre les plus foibles mouvements de l'amour ! on ne peut se représenter l'excès du désespoir de Bell , lorsqu'elle se fut apperçue de sa punition ;

il n'étoit plus possible de réparer ni de cacher son affreux égarement , il alloit se manifester. Elle étoit frappée d'une terreur continuelle ; elle avoit perdu pour toujours ce repos qui ne peut être arraché aux plus malheureux des hommes , quand ils n'ont rien à se reprocher. Elle se figuroit sans cesse son pere l'immolant à son honneur outragé ; le bruit que cette nouvelle exciteroit dans Londres retentissoit à ses oreilles ; elle se voyoit la plus infortunée & la plus criminelle des femmes ; plusieurs fois elle voulut se percer le sein : le fer lui échappoit ; elle ressentoit déjà les puissantes impressions de l'amour maternel , & elle ne pouvoit se résoudre à se séparer de Syndham. Il ignoroit encore l'état funeste où se trouvoit la jeune Lady ; enfin au milieu des larmes , des sanglots , dans toutes les horreurs de la mort , elle lui apprend qu'elle va devenir mere. Quel coup pour Syndham ! un abyme immense s'étoit ouvert sous ses pas & l'avoit englouti. Il demeure égaré de douleur ; il ne reprend la raison que pour courir à une épée qui s'offroit à ses mains ; elle étoit déjà sur son cœur. Syndham , lui dit Bell en volant à lui & lui arrachant l'épée , que faites-vous ? N'est-ce pas assez que j'expire de mille morts ? Et vous voulez , répond Syndham avec une sombre fureur , que je vive un instant , un seul instant , après avoir causé la perte de votre honneur , de votre réputation ? Ah ! Bell , c'est moi , c'est moi qui vous assassine ! voilà le prix de tant d'amour ! Un ruisseau de pleurs s'échappe de ses yeux ; il tombe presque sans connoissance aux pieds de la fille du Lord Daramby ; il ne revient à la vie que pour s'abandonner au désespoir. Cher Syndham , lui dit-elle , votre douleur augmente mes maux ; ne craignez point de reproches de ma part ; c'est moi qui suis la seule coupable ; j'ai oublié mon rang ,

mon pere, l'honnêteté, le Ciel, pour ne songer qu'à vous aimer. Que votre amour me tienne donc lieu de tout, qu'il me console, qu'il me dédommage, s'il se peut, de tout ce que je souffre. Nous parlons de mourir, Syndham ! eh ! ne devons-nous pas nous efforcer de vivre pour la conservation du triste fruit de notre tendresse ? ah ! mon ami, j'ai déjà le cœur d'une mere. Ne désespérons pas de fléchir Mylord ; j'irai me jeter à ses genoux, je les embrasserai, je les arroserai de mes pleurs : il aura pitié de ma situation, il permettra que je vous donne le nom de mon époux ; l'innocente créature que je porte dans mon sein lui fera déjà entendre sa voix ; mon pere pourroit-il n'y pas être sensible ? & en faveur de notre enfant, il me pardonnera.

Bell étoit bien éloignée d'avoir la fermeté qu'elle vouloit inspirer à son mari ; elle n'eut jamais la force de faire cet aveu à son pere ; elle ne pouvoit que verser des larmes, & mourir de tristesse. Le Lord Daramby lui en demandoit souvent la cause : elle étoit prête à lui tout révéler, & à tomber à ses pieds ; la parole expiroit sur ses levres, & elle demeuroit immobile. Rentrée dans son appartement, elle accusoit sa timidité, & se promettoit de tenter de nouveaux efforts : mais à la vue de Mylord, elle éprouvoit toujours les mêmes craintes. Elles lui parurent bien plus fondées, lorsque Daramby, au récit d'une aventure à peu près semblable, s'écria qu'à la place du pere il auroit, sans hésiter, poignardé sa fille. Ce peu de mots furent en quelque sorte l'arrêt de la malheureuse Bell ; sa grossesse avançoit, elle se résolut à quitter la maison paternelle, à contracter un engagement secret, & à se retirer auprès de l'oncle de son mari.

Le pere de Syndham venoit de mourir, ruiné

par des banqueroutes. Devenu , pour ainsi dire , le fils d'adoption de son parent , il ne sentit cependant que trop qu'il n'avoit plus de pere , & qu'il n'appartient qu'à la nature seule de donner ce nom , & d'en soutenir les droits ; ce parent inhumain , dominé par l'avarice , cette rouille si souvent attachée à l'ame du marchand , redoutoit la vengeance du Lord ; il craignoit d'essuyer un procès ; il se hâta donc de chasser de sa présence son neveu & sa femme , qui restèrent livrés à toute l'amertume de leur cruelle destinée.

La fuite de Bell avoit affligé autant qu'étonné Mylord Daramby ; sa hauteur & sa sévérité ne l'empêchoient pas d'avoir des entrailles de pere ; toutes ses perquisitions furent inutiles ; il soupçonnoit un Lord de sa société d'avoir enlevé sa fille : il courut chez lui , transporté de fureur. Le Lord se justifia ; Daramby ne savoit à quelle cause attribuer cet événement ; il étoit inconsolable. On vient lui annoncer la visite d'un Pasteur qu'on nommoit Simpson , connu par sa bienfaisance & sa véritable piété ; il entre , & prie Mylord d'ordonner que ses domestiques se retirent : Daramby les renvoie , & fait asseoir cet homme respectable , dont la physionomie annonçoit la probité. Mylord , dit Simpson , vous savez que notre ministere est d'être l'interprete de la douleur & de l'infortune. je viens apporter leurs larmes à vos pieds. Je pourrois m'appuyer du pouvoir sacré de la religion ; ce n'est que l'humanité dont en ce moment j'ose faire valoir les droits auprès de votre Grace ; oui , c'est l'humanité même qui vous implore par ma bouche ; Mylord..... Dieu pardonne , & sa bonté est peut-être encore au dessus de sa grandeur. Votre fille..... — Ma fille..... — Voudroit , Mylord , embrasser vos genoux.... elle est accablée de son désespoir ; oui , Mylord , elle donneroit

La vie pour obtenir le pardon de sa faute. Le pardon de sa faute, interrompit Daramby ! quelle offense ? La plus grande, continue le Ministre ; Lady Bell ne prétend pas s'excuser ; elle n'hésite point à s'avouer criminelle : aussi n'est-ce point votre tendresse qu'elle ose solliciter ; elle n'adresse ses larmes, ses gémissements, son repentir qu'à la pitié ; elle ne vous conjure de lui accorder que cette compassion qu'on ne refuseroit pas à la dernière & à la plus coupable des créatures.... Mylord, la rejetteriez-vous ? Daramby étoit attendri. — Et quelle est donc cette faute ?..... Monsieur, je suis pere, ajoute-t-il d'une voix pénétrée... je saurai pardonner. Vous lui pardonneriez, répond Simpson avec transport ! — N'en doutez pas. — Paroissez, Madame, (Bell entre, suivie de son mari, se précipite aux genoux de son pere.) Mylord, voici votre fille, expirante de chagrin & de repentir ; elle a osé se marier sans votre consentement. Et à qui, à qui, demande vivement le Lord agité de divers mouvements ? Vous voyez son époux, poursuit le Pasteur, en montrant Syndham. Oui, Mylord, oui mon pere, s'écrie Bell en versant un torrent de larmes ; j'ai fait une faute, une faute affreuse ; ah ! j'en suis trop punie ! j'ai cherché à la réparer. Syndham est vertueux, il vous respecte, nous vous ferons toujours soumis.... Nous sommes vos enfants, accordez-nous notre pardon. Le Lord qui étoit resté jusqu'alors assis & livré à un orage de sentiments qui se combattoient, se leve avec impétuosité. — Ce misérable est votre mari ! je croyois qu'un Lord.... Malheureuse, sortez de ma présence.... je t'accable de ma malédiction. — Ah ! mon pere, arrêtez. Daramby tire son épée, & veut en percer Syndham qui étoit prosterné à ses pieds ; il lui fait même une blessure au bras, le sang coule ; Bell s'étoit jettée entre son pere & son mari. Mon pere, crioit-elle toute pâle, toute

échevelée, c'est moi qu'il faut immoler à votre fureur ; je suis la seule coupable ; j'ai seule mérité la mort ; je n'implore qu'une grace : attendez pour déchirer mon sein , que j'aie donné le jour à une innocente créature... qui vous aimera , mon pere ; elle aura ma tendresse , elle n'aura point mes remords. Le Lord étoit retombé sur sa chaise ; il se réveille de son accablement : je te revois encore , s'écrie-t-il ! hâte-toi de quitter ces lieux que tu déshonores : fuis..... je serois ton bourreau ; va partager avec ton vil complice le prix de ton crime ; oui , je te voue à ma malédiction , à ma malédiction éternelle.... Sortez tous , scélérats , ou je vous fais arracher de ce château. Simpson veut parler : Daramby le repousse en lui imposant silence ; Bell effrayée fait quelques pas avec précipitation , & se retourne en s'écriant d'une voix étouffée par les sanglots : votre malédiction , mon pere ! Ton pere , répond le Lord ! tu n'en as plus : & tous trois se retirent dans une consternation inexprimable , Bell entraînée par le Ministre , évanouie , prête à mourir , & Syndham de l'autre côté la soutenant dans ses bras , & lui-même accablé sous le poids de sa douleur.

Simpson étoit du petit nombre de ces hommes dignes d'approcher des autels , & qui professent les vertus dont ils font les organes ; c'étoit auprès de lui que s'étoient réfugiés Bell & Syndham , dans l'espérance de ramener par sa médiation l'esprit de Mylord ; il les avoit lui-même conduits jusqu'à l'appartement de ce Seigneur ; ils étoient convenus d'entrer lorsque le Pasteur élèveroit la voix ; cet homme respectable avoit cru toucher au moment heureux d'attendrir Daramby ; peut-être Bell eût obtenu sa grace ; l'amour paternel auroit triomphé : mais la fierté du Lord blessée à l'aspect d'un gendre tel que Syndham , en détruisant ce retour de tendresse , lui avoit rendu toute sa fureur.

Bell

Bell trembloit pour les jours de son mari. Simpson ne se contente pas de les plaindre, & de verser avec eux des larmes, il leur donne tous les secours qui étoient en sa disposition; il y ajoute des lettres pour une de ses parentes qui habitoit une petite ville à quarante mille de Norwich; ils embrassent en pleurant leur bienfaicteur; ce couple uni autant par le malheur que par la tendresse, prend des routes détournées, & poursuivis par la frayeur, accablés de fatigues excessives, ils arrivent enfin chez mistress Sara.

Simpson reçoit l'ordre de retourner au château; à peine est-il à la porte de l'appartement, que le Lord s'écrie: entrez, vil séducteur, entrez; je fais comme on punit les gens de votre sorte, & vous devez vous attendre à toute ma colere, si vous ne me donnez des nouvelles de cette fille indigne de mon nom, & du scélérat qui l'a perdue; où sont-ils? Alors l'ame sublime & courageuse de Simpson se déploie dans toute sa grandeur. — Mylord, je ne suis point un séducteur, je suis le consolateur & l'appui des malheureux; Lady Bell n'a réclamé mes sentiments de religion & d'humanité, qu'après s'être unie à Syndham: je n'ignore point ce que les enfants doivent à leurs parents; si j'avois vu votre fille dans les commencements de sa passion, vous ne devez pas douter que je n'eusse tout employé pour la détourner de l'abyme où elle s'est précipitée: j'aurois fait parler les conseils de la raison, l'autorité du Ciel, dont le pouvoir semble résider dans ceux qui nous ont donné la vie: mais obligée à commettre une faute pour en réparer une plus grande, liée par des nœuds sacrés, la femme en un mot de Syndham, Lady Bell avoit besoin qu'on lui tendît un bras secourable; c'est ce que j'ai fait, Mylord; j'ai rempli mon devoir, mon penchant; voilà ce que m'inspiroit la compassion, ce que Dieu lui-même m'ordonnoit; c'est

lui qui me défend de livrer à votre fureur ces tristes victimes. Oui sans doute , Mylord , je connois leur retraite , mais... vous ne la saurez point. — Je ne la saurai pas ! & penfes-tu que je n'aie pas le pouvoir de te rendre plus docile à mes volontés ? Vous ne m'arracherez pas mon secret , continue Simpson avec une noble audace ; décidez de mon sort. — Je saurai du moins te punir... Mes domestiques... Frappez , poursuit tranquillement Simpson ; que mes cheveux blancs ne vous arrêtent pas : je puis mourir ; mais je ne trahirai jamais deux infortunés , auxquels vous auriez dû rouvrir votre sein. Craignez que la nature ne parle un jour dans votre cœur , & qu'il ne soit plus temps de céder à ses cris. Croyez moi : on ne porte point le nom de pere impunément , & vous aurez tôt ou tard des repentirs..... fasse le Ciel qu'ils ne soient pas inutiles !

Daramby plus furieux fait chasser honteusement ce vieillard , qui ne se laissa point abattre par toutes les mortifications que le Lord lui fit essuyer ; sa conduite soutenue prouva que la vraie pitié est encore supérieure au courage humain , & sa fermeté ne se démentit jamais.

Mistriss Sara avoit une dévotion bien différente de celle de son parent ; cette femme se regardoit comme un modele des perfections chrétiennes ; elle n'avoit point eu de foiblesse , parce que son cœur plutôt formé pour haïr que pour aimer , goûtoit une sorte de plaisir à se refuser à toute espece de sensibilité ; son mari , victime de ses aigreur & de son orgueil , l'avoit laissée veuve avec un enfant qu'elle accabloit de mauvais traitements ; attachée scrupuleusement au culte de la religion , elle en négligeoit l'esprit & les maximes , & elle eût préféré de se faire voir à l'église , assise à la premiere place , au mérite de porter des secours à quelque malheureux. C'étoit sur sa réputation que Simpson l'avoit jugée ; en effet elle jouissoit de la considération la

plus flatteuse, parce que le faste & la grimace sont de sûrs moyens pour en imposer aux hommes : la vertu est trop simple pour être admirée, & il est rare que l'éclat ne soit pas le masque de la fausseté & du vice.

Le Ministre informoit Sara du sujet qui avoit forcé Bell & Syndham d'abandonner le séjour de leur naissance ; elle leur fit accueil sans leur épargner des remontrances assaisonnées de toute l'amertume du zèle intolérant ; elle déclama beaucoup contre les mariages clandestins, & à chaque instant elle se plaisoit à mortifier ces deux infortunés. Cependant toute la bile de sa dévotion cruelle ne s'épancha que lorsqu'elle se fut apperçue que l'argent commençoit à leur manquer ; alors sa vertu se montra dans toute sa barbarie ; elle ne pouvoit plus vivre avec *de pareilles gens* que Dieu sembloit avoir rejettés dès ce monde ; elle les accabla de duretés plus humiliantes que les outrages mêmes, & les contraignit de s'exiler de sa maison.

Bell avançoit dans sa grossesse ; elle n'envisoit qu'une carrière de douleur qui s'ouvroit devant elle ; leur misère étoit au comble. Quelle image pour Syndham ! S'il eût été la seule victime du malheur qui les persécutoit, il auroit pu supporter plus constamment ses revers : mais il voyoit se détruire sous ses yeux une femme qu'il adoroit, qui auroit dû connoître à peine de nom l'infortune & le besoin, & que sa tendresse pour lui avoit réduite à ces extrémités affreuses qui, grâces à notre peu de philosophie & d'humanité, entraînent presque toujours après elles l'opprobre, & ce mépris bien plus difficile à soutenir que l'adversité la plus horrible. Il n'est point de fermeté qui résiste à de telles épreuves. Syndham ne pouvoit regarder sa femme sans que son cœur fût percé de mille traits ; il avoit tenté tous les moyens qui se concilient avec l'honnêteté, pour se tirer de ce gouff

fre de maux, & la fortune s'étoit obstinée à trahir ses plus foibles espérances. Enfin il arrive un jour dans sa misérable retraite, moins abattu qu'à l'ordinaire; il embrasse son épouse; ma chere Bell, lui dit-il en la ferrant contre son sein, le Ciel se lasse de nous punir; du moins ce ne sera pas la faim qui terminera tes jours; je pourrai conserver ta vie; pour moi, je ne chercherois guere à supporter la mienne, si celle de tout ce que j'aime n'y étoit attachée. Ah! femme adorable, que mon amour m'a rendu criminel! Bell veut savoir par quel événement leur indigence est soulagée: elle ne reçoit de son mari que des réponses vagues & peu satisfaisantes; il se levoit à la pointe du jour, & ne revenoit qu'à la nuit fermée; sa femme mangeoit seule. Elle eut un matin la curiosité de le suivre; elle le voit entrer dans un champ, & labourer la terre, attelé à une charrue, à côté d'un de ces animaux employés à l'agriculture: elle s'arrête, immobile d'étonnement & de douleur, & ne fait si elle doit ajouter foi à ses yeux. Vous n'avez pas besoin d'emprunter d'autre secours, disoit Syndham à un Fermier; je me sens assez de force pour me charger seul de votre ouvrage, & vous tenir lieu de plusieurs journaliers; comptez sur mon courage. Monsieur, poursuivoit-il en pleurant, j'aime, j'aime une femme adorable que j'ai plongé dans la misere, & je ne vous demande que ce qui est nécessaire à sa subsistance; du pain & de l'eau me suffiront pour soutenir mes tristes jours; pourvu que je ne voie point souffrir ma femme, je bénirai le Ciel.... Ah! mon ami, s'écrie Bell en se jettant au cou de son mari, qu'ai-je vu? & c'est à ce prix que je respire! Elle pleure dans le sein de Syndham; il se plaint de ce qu'elle est venue lui arracher son secret; il confond ses larmes avec celles de son épouse; en-

suite se tournant vers son Fermier : — Eh bien , Monsieur ! n'ai-je pas raison de m'efforcer de vous rendre mes travaux agréables ? Hélas ! j'ai causé tous les malheurs : elle n'étoit pas faite pour partager ma peine & mes humiliations ! Cher époux , reprend Bell en retombant dans les bras de Syndham , je suis faite pour vous aimer..... tu me tiens lieu de tout , ne parlons point de grandeur & de fortune ; oublions des songes qui se sont évanouis..... Je ne veux m'occuper que de toi , que de cet enfant malheureux , à qui bientôt je donnerai la vie ; puisse-t-elle lui être moins funeste qu'à nous ! Mais , Syndham , je ne saurois me résoudre à jouir d'une existence qui te coûte un pareil sacrifice ; j'aime mieux cent fois mourir. — Est-ce que tu ne connois pas l'amour , femme divine ? va , l'on est capable de tout , lorsque l'on fait aimer. Conserve-moi toujours ce cœur qui fait toute ma richesse , & il n'y a point de fatigues & de travaux que je ne sois en état de supporter. J'arroserai la terre de mes larmes , & je serai heureux , si j'ai la tendresse de ma chere Bell.

Le Fermier étoit pénétré d'un spectacle si attendrissant. Mes enfants , leur dit-il , vous me touchez ; que vous me faites sentir les chagrins qui suivent le peu de fortune , & que j'aurois de plaisir à vous soulager ! tout ce qui est en mon pouvoir , c'est d'empêcher que Syndham ne se livre trop au travail ; il me fera cher comme mon propre fils. Bell lui témoigne sa reconnoissance avec cette vivacité qui exprime le sentiment , & qui en fait partager les transports. Tom , c'étoit le nom du Fermier , les invite à dîner ; cet homme respectable rappelloit ces premiers beaux jours de la nature , où la vieillesse honorée comptoit encore plus de vertus & d'actions bienfaisantes que d'années ; un feu doux éclatoit dans ses yeux ; sur son

front chauve respiroient la douceur & cette majesté qui semble attachée à l'âge écoulé dans la pratique des bonnes mœurs. Bell & Syndham lui raconterent ingénument leurs fautes & leurs défaites. Tout répondit à leur franchise ; il leur ouvrit ses bras , & il les ferra contre sa poitrine avec cette effusion qui n'est connue que de ces âmes pures que n'a point gâtées le commerce des villes & la fréquentation des méchants.

Le Lord Daramby cherchoit à oublier la perte de sa fille ; son cœur privé des douceurs de l'amour paternel , s'étoit livré avec fureur à tous les prestiges de l'ambition ; il s'étoit élevé aux premiers postes : il vivoit avec une sœur qui l'entretenoit dans cette ivresse de la grandeur & des dignités ; elle prenoit soin sur-tout d'écarter de son souvenir tout ce qui pouvoit lui rappeler la malheureuse Bell. Cette parente inhumaine devoit hériter de Daramby ; c'en étoit assez pour irriter sa haine opiniâtre contre les efforts d'une tendresse que rarement on parvient à étouffer , & qui revenoit sans cesse faire sentir à Mylord combien les plaisirs de l'ambition sont au-dessous des mouvements délicieux de la nature. Quel rang en effet , quel titre approche de celui de père , & que de charmes attachés à prononcer seulement ce nom , & à le répéter dans le fond de son cœur !

Cette qualité si chère auroit dû adoucir le sort cruel de Syndham. Bell avoit mis au monde un fils , qui resserroit encore les nœuds de leur amour : il croissoit dans leur sein ; on eût dit que cet enfant eût voulu par ses caresses consoler ses parents , & les dédommager des rigueurs de la fortune : quelquefois Syndham le soulevoit en lui prodigant des baisers arrosés de larmes. Cher enfant , disoit-il , quel présent t'ai-je fait en te donnant la vie ? quel sera ton héritage ? ah ! malheureux ! tu me serres de tes bras caressants.... je

ne suis pas ton pere ; je suis ton bourreau. A ces mots , ses pleurs redoubloient. Quoi ! interrompoit son épouse , mon cher Syndham , le plus tendre des époux ne seroit pas le meilleur des peres ! Notre enfant nous pardonnera notre misérable état ; il apprendra de nous à souffrir , à aimer ; il mêlera ses larmes aux nôtres. Eh ! mon ami , n'est-ce pas lui qui a causé nos malheurs ?

Tom s'attachoit à rendre leur situation moins désagréable ; il y avoit des moments où ils goûtoient ces plaisirs purs qui sont le partage de l'innocence & de la candeur. Bell souvent s'offroit à aider son mari dans ses travaux : arrêtes , lui disoit-il en la repoussant avec tendresse , c'est à Syndham à déchirer le sein de la terre , à l'inonder de ses sueurs : mais que Lady Daramby..... non la fortune ne nous réduira pas à cette humiliation. Je serois humiliée , répondoit Bell , si je cessois de t'aimer ; ne sommes-nous pas la même ame ? pourquoi ne partagerois-je pas tes soins ? ces fatigues me sont légères , je suis près de toi , je te vois , & tu me deviens plus cher tous les jours. Elle lui apportoit ses repas qu'elle apprêtoit elle-même ; leur enfant étoit assis au milieu d'eux ; ils le regardoient avec volupté , le baisoient tendrement. Bell s'écrioit : Syndham , Lady Daramby n'auroit peut-être pas connu ces douces satisfactions ; ne regrettons point les richesses , l'éclat des rangs : je ne regrette que mon pere ; ah ! pourquoi ne nous a-t-il pas pardonné ? Mais je prends plaisir à te le répéter : dans cet instant où je suis à tes côtés , où je puis te dire librement que je t'aime , que mon amour revivra dans ton fils , je suis la plus heureuse des femmes. Ce sont mes mains qui t'ont préparé ces simples aliments ; nous ne sommes point entourés de méchants ni de faux amis ; nous vivons dans le sein l'un de l'autre : notre cher enfant fera notre consolation ; Syn-

dhams , il aura pour toi la tendresse de sa mere. En effet , cette femme si rare , si estimable sembloit avoir fait part à son fils de cette ingénieuse délicatesse dont si peu d'ames sont susceptibles ; à peine pouvoit-il essayer ses premiers pas , qu'il couroit au-devant de son pere ; il lui fourioit , lui tendoit les mains , s'efforçoit d'essuyer la sueur de son front , lorsqu'il rentroit dans sa chaumiere , & le couvroit de ces baisers si touchants & si délicieux pour le cœur paternel.

Syndham & Bell paroissoient avoir retrouvé un pere dans le bon Fermier ; ils jouissoient de cette tranquillité vertueuse , de cette paix de l'ame , les plaisirs de l'honorable pauvreté ; ils eussent préféré leur cabane au palais le plus somptueux ; l'innocence & le pur amour l'habitoient ; ces deux époux oubliés de la terre , n'y voyoient qu'eux & le bienfaisant Tom ; en un mot , ils ne se souvenoient plus de leur état passé , & ne s'occupoient que de leur situation présente ; ce bonheur si simple , si peu connu , si peu envié alloit avoir son terme ; cette espee de planche qui les aidait à disputer contre le naufrage , devoit encore leur être arrachée. Il faut être bien pénétré de la vérité d'une religion consolante , pour ne pas croire qu'il y a des êtres qui sont formés exprès pour épuiser l'acharnement du malheur ; la fortune seroit-elle un mauvais génie auquel le Dieu qui nous gouverne auroit abandonné ce triste univers ?

Tom vint à céder aux infirmités de la vieillesse ; il tomba dans une sorte d'anéantissement qui différoit peu de la mort. Son fils , que l'on nommoit Richard , se mit à la tête de la ferme ; alors ce que Syndham & Bell appelloient leurs beaux jours s'évanouit ; leur sort changea ; ils ne furent plus que d'infortunés journaliers livrés à toute la barbarie d'un maître insolent , qui re-

garde comme autant de vils animaux les hommes qui lui sont subordonnés. Sindham succomboit sous la fatigue ; Bell élevée dans le sein de la délicatesse , s'obstinoit à vouloir partager les travaux de son mari ; ce malheureux pere , pour ranimer ses forces , asseyoit quelquefois son fils au bout d'un sillon ; il l'envifageoit sans cesse , ainsi que son épouse , comme les objets & la récompense de ses peines ; de temps en temps il s'arrachoit à son travail pour aller embrasser en pleurant sa femme & cette créature si intéressante qui paroissoit déjà sentir l'infortune de ses parents ; quel spectacle ! il falloit que Richard eût un cœur de fer pour n'en être pas ému. Bell , un jour , courut se jeter à ses pieds ; elle étoit abandonnée à la plus vive douleur : Monsieur , lui dit-elle dans l'abondance des pleurs & des sanglots , je vous conjure au nom de l'humanité , au nom de Dieu même , de mettre un peu plus de modération dans les soins que vous exigez de mon mari ; hélas ! je n'ai que deux faibles mains , je ne puis lui prêter qu'un vain secours , & j'ai peu de force ; je ne suis qu'une femme. Je n'avois pas été élevée , ajoute-t-elle en versant un torrent de larmes , pour remplir des fonctions aussi pénibles. Que voulez-vous me dire , répond avec dureté l'impitoyable Richard ? vous n'avez pas été élevée pour travailler ! croyez-vous que je vous donnerai mon argent pour ne rien faire ? chacun doit remplir sa tâche ; votre époux est jeune : à son âge on s'accoutume à la peine ; avec ce qu'il me coûte j'aurois une paire de bœufs qui me rendroient plus de service. — Mais , Monsieur , si j'allois le perdre ! — Eh bien ! s'il meurt , je trouverai d'autres domestiques. Ah ! Tom , s'écrie Bell en se retirant , Tom , est-ce là votre fils ? Elle va porter son désespoir chez ce respectable vieillard , qui , lan-

guissant dans un lit , n'attendoit que la mort : il revient en quelque sorte à la vie pour être touché de la situation de ces infortunés ; ses derniers soupirs sont pour reprocher à son fils son inhumanité.— Richard , avez-vous oublié mes leçons & mes exemples ? pouvez-vous maltraiter à ce point des hommes , des malheureux , mon fils , qui devroient être nos maîtres ? ils m'ont confié leur naissance , leur rang : il méritent votre compassion , vos égards , des respects.— Des respects , mon pere ! je leur ai promis leur salaire à condition qu'ils me seroient utiles..... Avec cette noble pitié , voyez quelle est votre fin : vous mourrez pauvre...— Richard , je meurs sans remords , & plein de confiance dans la bonté de Dieu. Faisse sa miséricorde qu'il t'attendrisse & te pardonne ces injures à l'humanité ! Qui l'outrage , outrage le Ciel , & tôt ou tard il se venge ; mon fils , le premier des crimes à ses yeux , est cette barbarie..... dont vous vous applaudissez : ah ! cruel , vous me percez le cœur.

Tom expira un moment après , avec cette résignation de l'honnête homme & du vrai chrétien , qui meurt les yeux toujours levés vers ce Dieu , la source de tous les biens & de toutes les vertus. Le féroce Richard se fut bientôt acquitté des devoirs funéraires , & Syndham & sa femme ne laissoient pas écouler de jour sans donner des regrets & des larmes à la mémoire de leur bienfaiteur. Sa perte ne fit qu'augmenter leurs souffrances , ainsi que la cruauté de leur nouveau Fermier. Syndham affaibli sous les travaux , se redisoit en vain : c'est pour ma femme , c'est pour mon fils que je travaille ; l'amour ne put commander plus long-temps à la nature ; jusqu'alors elle avoit en quelque sorte permis des miracles ; Bell trouva Syndham à

moitié couché dans un fossé , la tête sur ses genoux , & dans l'accablement. Ma femme , lui dit-il d'une voix défaillante , c'en est fait ; j'ai tenté l'impossible pour reculer le moment de ma destruction ; je sens qu'il approche. Tu fais combien tu m'es chere , ainsi que cet enfant qui va me survivre ; tu es donc assurée que j'ai tenté des efforts inouis pour supporter le poids des travaux que le barbare Richard m'impose : mais..... je n'y puis plus résister. A ce mot , Bell pousse un cri , & se jette dans les bras de son mari ; il continue : ma chere Bell , tu n'embrasses plus qu'un corps , qui sera bientôt glacé. Hélas ! avec quelle cruelle pensée j'expire ! qui prendra soin de tes jours , de ceux de notre fils ? que vas-tu devenir ? O mon Dieu , j'ai donc commis bien des crimes , puisque vous me punissez avec cette rigueur ! Il s'arrête à cet endroit ; il reprend : tâches , ma digne amie , de surmonter ta douleur pour m'entendre : aussi-tôt que tu m'auras fermé les yeux..... ma chere femme , il faut supporter ce coup , écris à Mylord , cours avec cet enfant réclamer à ses genoux la tendresse paternelle. Bell , je suis pere..... n'en doute point : Mylord s'attendrira , il te pardonnera : la cause de son indignation ne subsistera plus , je serai dans le tombeau ; parle-lui de mon éternel chagrin de l'avoir offensé , d'avoir écouté mon amour , de t'avoir entraînée dans un précipice , où tu ne devois jamais tomber ; parle-lui de mon repentir ; dis-lui que je serois mort moins malheureux , si j'eusse pu réparer ma faute..... Hélas ! c'est moi , femme adorable , qui t'ai fait connaître la peine , l'humiliation , les opprobres , tous les affronts qui suivent l'adversité ; daigneras-tu pardonner à ma mémoire ? Bell..... c'est l'amour qui m'a rendu si coupable. Syndham ,

s'écrie son épouse , je te perdrois ! c'est pour moi que tu expires !..... Syndham , tu me ferois enlevé ! c'est à moi de mourir ; tu vivras , tu me retrouveras dans cet enfant. Si son pere lui est ravi , quel secours doit-il attendre ? où sont nos amis ?..... Ah , cher époux ! chasse loin de toi cette horrible image de mort ; peut-être que le Ciel fera touché de nos malheurs.....— Il est inutile de l'espérer ; je me soumets à ses décrets ; Bell , il a compté mes jours , & voici le dernier où je te verrai , où je te pourrai dire que si nos sentiments nous survivent..... je ne cesserai jamais de t'adorer. Non , Bell , l'ame de Syndham ne sauroit exister sans être remplie d'un amour qui ne peut offenser l'Etre suprême ; il est si pur , si consacré par la vertu , par la religion , par l'infortune !..... Approche mon enfant , que je l'embrasse encore. Ah ! malheureux , quel sort je te laisse !

Syndham attachoit ses levres expirantes , tantôt sur la bouche de son fils , tantôt sur celles de sa femme. Bell veut lui parler : elle ne peut que le serrer dans ses bras , avec un frissonnement qui exprime tout le désordre de son ame. Chere épouse , reprend Syndham , retire cet enfant de mon sein ; sa présence me rend la mort plus affreuse ; que je m'occupe de Dieu : sa colere me suivroit-elle dans le tombeau ? Ne cherchons pas ma fosse plus loin ; je l'ai trouvée ici. Adieu , vis pour me pleurer ; que la tendresse du fils te rappelle l'amour du pere ; Bell , approche-toi : je sens que je me meurs.

Sa femme emportée à la fois par deux mouvements contraires , fait quelques pas pour aller chercher du secours , & revient avec son enfant tomber aux pieds du malheureux Syndham , qui étoit déjà expiré.

Bell ouvre les yeux , voit son enfant à ses

côtés , & se trouve dans sa misérable retraite ; un valet de la ferme , touché de compassion , essayoit de la consoler. Où est mon mari , s'écrie-t-elle ? où est Syndham ? Comment , lui répond le domestique en pleurant , vous ne vous ressouvenez point de ce qui vous est arrivé ! Syndham n'est plus , & j'ai ordre de notre maître de vous annoncer qu'il faut que vous quittiez son service. Ces mots sont autant de coups de foudre qui se succèdent dans l'ame de cette infortunée ; elle retombe dans l'anéantissement , & n'en sort que pour vouloir expirer sur la fosse de son mari : le charitable domestique lui parle de son enfant qui sembloit gémir avec elle ; enfin Bell est renvoyée durement par l'insensible Richard , qui n'a aucun égard à sa situation , ni à ses sanglots ; elle va se réfugier à quelques milles de la ferme , dans une hôtellerie de peu d'apparence ; c'est de cet endroit qu'elle adresse à son pere une lettre où elle lui détailloit tous les malheurs qui l'accabloient.

Mylord Daramby depuis long-temps ressentoit l'ennui , cette mélancolie sèche , inséparable du rôle de courtisan ; il avoit cru acquérir dans les grandeurs un dédommagement de la tendresse paternelle , & de jour en jour il regrettoit davantage la perte de sa fille ; quelquefois il s'écartoit subitement de la société , pour aller pleurer seul , & prononcer tout haut le nom de Bell ; il s'accusoit d'inhumanité : à mesure que l'on avance en âge , on est plus pressé à chercher autour de soi des êtres dans lesquels on puisse en quelque façon revivre , & revoir l'image de sa jeunesse ; on croit tromper la mort en expirant au sein de ceux qui ont reçu de nous la vie ; une parente excite des sentimens bien foibles , à les comparer avec l'intérêt si touchant qu'un enfant produit. La sœur de Daramby lui

devint odieuse ; elle ne cessoit , au nom seul de Bell , de faire éclater son aversion ; la lettre de cette déplorable victime tomba entre ses mains ; elle se garda bien de la communiquer à son frère , qui fatigué de ses hauteurs & sur-tout de sa haine contre sa fille , ne tarda pas à marquer à son tour du refroidissement & de l'indignation : ils se séparèrent irrités l'un contre l'autre ,

Daramby toujours incertain de la destinée de Bell , & ne pouvant plus résister à la douleur qu'il éprouvoit , tenta de puiser quelques motifs de consolation dans les entretiens d'un homme qui avoit été l'objet de ses duretés. Qu'on se ressouvienne que Mylord avoit outragé le Ministre Simpson ; cet honnête vieillard n'en étoit pas moins le consolateur & l'appui des malheureux ; il s'étoit contenté de plaindre Daramby , sans se répandre en murmure : il conservoit toujours cette vertu inaltérable qui procure seule le bonheur & la fermeté de l'ame. Mylord le fait prier de venir lui parler : Simpson , étonné de l'invitation , n'hésite cependant pas sur ce qu'il doit faire ; il court au château ; à peine le Lord l'a-t-il apperçu : — Approchez , homme respectable , approchez ; c'est moi que votre présence devoit embarrasser. L'espérance de réparer mes torts & votre générosité m'enhardissent au point de chercher vos regards. Simpson , votre prédiction est accomplie : je ne suis plus qu'un père , & le plus affligé , le plus malheureux des hommes ; ne pourriez-vous me donner des nouvelles de ma fille ? qu'elle est sa situation ! Ah qu'elle vienne ! tout leur est pardonné ; son mari sera mon fils. Qu'ils se hâtent d'accourir dans mes bras. Des larmes coulent des yeux du Ministre. — Mylord , avec quelle joie je retrouve votre cœur paternel ! je reconnois dans cet heureux changement un miracle de la Providence ;

elle m'a éprouvé par vous , Mylord : mais elle me rend tout mon bonheur , si la nature & la religion ont repris sur vous leurs droits. Je ne vous cacherais pas que j'ai adressé votre fille & son époux à ma sœur , qui m'a depuis écrit qu'ils l'avoient quittée , & qu'elle ignoroit où ils s'étoient retirés ; je ferai des informations , & j'aurai soin de vous en rendre un fidele compte. —

Ah ! Simpson , ils sont dans l'adversité ! Bell tous les jours me reproche ma barbarie ; elle ne sauroit m'aimer ; peut-être ai-je causé la mort de ma fille. Donnez-moi , je vous en conjure , des éclaircissements sur leur sort ; je ferai aussi reconnoissant à votre égard , que j'ai été injuste & inhumain. Simpson.... vous me pardonnerez ; j'attends cet effort de votre pitié & de votre vertu. Il embrasse le Ministre , qui ne répond que par ces pleurs qui partent de la plénitude d'une ame sensible & bienfaisante.

Le Pasteur écrit à mistress Sara , fait des recherches ; ses soins sont infructueux. Malgré son peu de succès , il étoit devenu l'ami le plus cher de Daramby ; il étoit comblé de ses bienfaits , & passoit des journées entières au château ; toutes leurs conversations n'avoient que Bell pour objet ; le désir de la retrouver , & la douleur de l'avoir perdue , étoient les deux sentimens qui remplissoient l'ame de ce pere infortuné.

Bell ne recevant point de réponse à cette lettre interceptée par sa cruelle parente , ne douta plus que Mylord Daramby ne lui eût fermé son cœur pour jamais ; alors elle se livra au plus sombre désespoir ; elle s'étoit toujours flattée d'obtenir son pardon : elle étoit mere ; elle ne pouvoit penser qu'on eût la force d'être inexorable envers ses enfants. Quand ses regards chargés de larmes venoient à tomber sur son fils ,

comment , se disoit-elle , une partie aussi chere de nous-même pourroit-elle inspirer un autre sentiment que celui de l'amour ? Ah ! mon pere , n'y aura-t-il point de terme à votre haine ? Elle revoyoit sans cesse Syndham ; elle lui adressoit ses sanglots , comme s'il eût existé , comme s'il eût été dans ses bras. Sa misere augmentoit ; enfin elle fut obligée de recourir à solliciter la compassion publique. Quelle situation ! la fille du Lord Daramby , d'un des premiers Pairs de l'Angleterre , réduite à implorer un morceau de pain ! Le lecteur sentira aisément qu'il n'y a que l'amour maternel qui puisse plier l'orgueil humain , cette fierté d'ame si nécessaire à la dignité de notre être , jusqu'à supporter à un tel excès les affronts de l'adversité. Il n'y a point de doute que Bell n'eût mieux aimé perdre mille fois la vie , que d'exposer seulement le tableau de son infortune : mais si elle eût succombé à ses maux , & qu'elle n'eût pas eu le courage de vivre , que seroit devenue cette misérable créature qui sans cesse la couvroit de ses baisers & de ses larmes ? O meres , qui jetterez les yeux sur cet écrit , c'est à votre cœur qu'il appartient de juger des souffrances dont Bell devoit être déchirée ! puissiez-vous ne jamais éprouver des infortunes aussi cruelles & aussi humiliantes !

Cette victime de l'acharnement du malheur traversoit un jour un vaste cimetiere ; la fatigue , peut-être le redoublement de sa mélancolie , à l'aspect de semblables lieux , l'engagerent à s'arrêter ; elle alla s'asseoir sous la voûte d'un ancien monument , qu'on auroit dit être l'asyle de la mort même. Tout y répandoit cette sombre horreur qui nous pousse à nous recueillir & à nous remplir de la grande idée de notre destruction. Du fond de cette espece de souterrain , on apperce-

voit une longue suite de tombeaux & de sépulcres qui alloient aboutir à une fosse profonde où étoient entassés & confondus des monceaux d'ossements, des débris de cercueils; c'est-là que Bell, si l'on peut parler ainsi, se contemple dans toute l'étendue de sa douleur: son enfant étoit assis à ses côtés. Elle reste quelque temps comme anéantie; elle se relève, & court à cette fosse: toute son ame se porte & s'attache sur cette lugubre image; mille pensées, mille sentiments plus tristes, un désespoir toujours plus funebre, plus morne s'emparent de ses réflexions: elle est entourée du spectacle d'une destinée que subissent tous les hommes; elle envisage par-tout un repos éternel, des cendres qui ne se ranimeront qu'après un écoulement de siècles accumulés; par-tout elle entend la mort qui l'appelle, qui lui parle, qui lui dit que c'est par son seul secours qu'on s'affranchit de la charge accablante imposée à l'humanité. Elle semble mesurer des yeux cette fosse immense, & elle s'écrie comme emportée par un mouvement surnaturel: ne vois-je pas le gouffre où viennent se perdre tous les humains? quel est mon projet au sortir de ces lieux? de traîner le poids d'une existence misérable & honteuse! de mendier; quel mot je prononce! de mendier des secours humiliants..... qu'on ne m'accorde point! & pourquoi ne déposerois-je pas dans cette fosse le fardeau d'une vie si déplorable, si repoussée du Ciel? C'est lui sans doute qui m'y amène; il s'est laissé toucher; ses décrets se manifestent: il veut que ma misère ait un terme, & ce terme il l'a posé; oui, il l'a fixé sur les bords mêmes de cette fosse: je n'irai pas plus loin. C'est donc ici que je mourrai, que tout finira pour moi, que ce songe affreux s'évanouira!.... O mon Dieu! mon réveil seroit-il aussi funeste? Prends pitié de mes maux; t'offenserois-je en hâtant un moment que je sens

s'approcher?... Du moins je m'épargnerai de nouvelles souffrances , de nouveaux outrages : si j'ai mérité ta colere , mon Dieu , n'ai-je pas été assez punie ? Oui , je n'en doute pas , la mort est le seul bienfait que je puisse obtenir de toi , & je l'accepte ; je vais me précipiter..... Et mon fils !... qui lui servira de mere ?..... Elle s'arrête , & continue avec un égarement plus sombre : & pourquoi ne l'entraînerois-je pas dans cette fosse avec moi ! pourquoi ne mourroit-il pas ? qu'est-ce qu'une misérable vie consumée par le malheur , fouillée par les opprobres , par la bassesse , & qu'on tient d'une pitié outrageante ? Ah , mon fils ! est-ce ainsi que nous devons exister ? doit-ce être là le partage du sang de Mylord Daramby ? Ne faut-il pas que nous ayions une fin , que tu meures comme ta malheureuse mere ? Hélas ! tu me reprocheras de t'avoir fait naître..... Nous sommes deux infortunés que l'adversité lie encore plus que le sang ; eh bien ! périssions ensemble.

Elle court à son fils , l'apporte dans ses bras jusqu'à cette fosse ; il jette un cri d'effroi , & serre avec transport sa mere : elle tourne les yeux sur lui , & en laissant échapper un torrent de larmes. — Non , cher enfant , je ne t'ôterai point la vie. Qui ? moi ! détruire ce qui me rappelle mon cher Syndham ! va , je t'abreuverai de mes pleurs , je te nourrirai.... de mon cœur même : tu vivras.... tu vivras pour me plaindre , & pour m'aimer. Grand Dieu ! que ses infortunes soient un jour adoucies , & que je souffre jusqu'au dernier soupir !

Bell revient tomber au pied du monument qu'elle avoit quitté ; elle embrassoit son fils : des gémissements frappent son oreille ; ces accents plaintifs sembloient être ceux d'une personne expirante. Bell effrayée veut fuir de ce séjour ; de nouveaux gémissements se font entendre : la compassion

surmonte sa crainte ; elle s'avance vers un sépulcre d'où paroïssent sortir ces plaintes mal articulées : elle apperçoit un homme étendu sur une pierre, ses deux mains sur son visage, & presque évanoui. Bell aussi-tôt entraînée par la pitié, va à quelques pas puiser de l'eau dans un ruisseau, & cherche à rappeler cet étranger à la vie ; il reprend un peu ses sens, il leve la tête : quel objet s'offre aux regards de Bell ? le fils de Tom ! ce féroce Richard, qui a fait mourir Syndham sous le poids des travaux, qui avoit chassé avec barbarie Bell & son enfant de la ferme. Quoi ! c'est vous qui me secourez, dit Richard d'une voix défaillante ! Il annonçoit la plus effrayante misère. Le Ciel, poursuit-il, me devoit ce châtement, d'être obligé par la personne pour qui j'ai eu les procédés les plus cruels. Si vous aviez quelques aliments à me donner..... je n'ai pas mangé depuis plus de deux jours ; j'expire de faim. Aussi-tôt Bell, dont la compassion égaloit la surprise, divise en deux parts le morceau de pain qu'elle préparoit à son fils. C'est vous, Richard ! dans quel état ! j'oublie tous les maux que vous m'avez causés ; tenez, partagez ce morceau de pain avec mon enfant ; c'est l'unique secours que ma déplorable situation me permet de vous donner. Voilà, Richard, où votre dureté nous a conduits ! Mais par quel événement êtes-vous tombé dans cet excès de malheur ? que je vous plains, & que je suis pénétrée de ne pouvoir vous être utile ! je voudrois m'acquitter envers votre pere.... Mon pere, répond Richard après avoir dévoré le morceau de pain qu'il avoit reçu de Bell, m'avoit bien prédit que le Ciel me puniroit de mon peu d'humanité ; ce Ciel m'accable de toute sa justice ; il venge Syndham, il vous venge ; c'étoit l'avarice qui me rendoit dur & impitoyable ; j'ai voulu m'enrichir par des voies illégitimes : on a reconnu

ma mauvaise foi ; on s'est emparé de ma ferme : on me poursuit pour me plonger dans un cachot. Ce n'étoit pas assez de coups : des voleurs m'ont dépouillé du peu que je possédois ; ils m'ont laissé ces lambeaux pour me couvrir, & je me trouve dénué de toute espèce de soulagement, appréhendant un châtiment de la part des hommes, déchiré de remords, & prêt à finir ma vie sans espoir d'obtenir mon pardon du Ciel : car je l'ai trop offensé. Vous que j'ai traitée avec une cruauté inouïe, vous qui devriez jouir du spectacle de mon triste sort, vous êtes la seule créature sur la terre qui daigniez vous intéresser à moi. Femme généreuse ! si Dieu peut exaucer la prière des coupables, qu'il vous récompense de vos vertus ! mon supplice me paroîtra moins affreux. Bell versoit des larmes ; Richard continue : la seule grace que je vous demande, c'est de me pardonner, c'est d'implorer pour moi la clémence de ce Ciel que mes crimes ont fatigué ; je le remercie de m'avoir procuré la douceur d'expirer à votre vue.

Bell veut témoigner toute sa sensibilité à Richard ; il lui prend une nouvelle foiblesse : soit qu'il succombât au chagrin, ou que ce qu'il venoit de manger lui fût préjudiciable après une si longue abstinence, il rendit les derniers soupirs, en nommant le ciel & sa bienfaitrice.

Bell épouvantée se hâta de quitter ces lieux. La Providence sembloit vouloir la consoler, en lui présentant un tableau effrayant de ses vengeances dans la triste fin de son persécuteur. Cependant cette Sagesse incompréhensible qui frappe le crime, & qui sert d'appui à la vertu, ne permit pas que le sort de Bell changeât, ou du moins s'adoucit ; elle but le calice du malheur jusqu'à la lie, fut rassasiée d'humiliations, & sentit tous les déchirements d'ame attachés au personnage d'infortuné, qui est dégradé au point de

solliciter cette pitié paresseuse dont les faveurs même sont des outrages & des insultes. Elle se disoit à chaque instant : mon Dieu ! ne me pardonnerez-vous pas ? mourrai-je avec la malédiction de mon pere ? quelle existence , mon fils , je t'ai donnée ! si Mylord Daramby pouvoit du moins te voir , être touché de tes larmes , t'ouvrir ce sein qu'il m'a fermé ! oui , s'il te voyoit il s'attendriroit , il ne lui feroit pas possible de me refuser mon pardon ; il daigneroit recevoir mon ame expirante.

C'étoit par un miracle de l'amour maternel que cette malheureuse créature avoit pu si long-temps supporter la vie : elle fuyoit les villes , & se traînoit de village en village. Enfin rejetée de toutes parts , affaîsée sous le fardeau de ses peines , elle alloit s'éteindre de besoin & de maladie : il n'y eut qu'une pauvre femme , qui elle-même réclamoit la charité publique , qui fut touchée de sa situation ; elle l'accueillit dans une étable où tous les soirs elle se retiroit. La fille du Lord Daramby étoit mourante sur la paille ; ses forces étoient épuisées ; elle ne parloit plus ; ses yeux étoient deux sources de larmes : elle ne faisoit que regarder son fils , l'embrasser , & elle tomboit ensuite dans l'accablement. Cet enfant qui sembloit partager sa douleur , pleuroit & gémissoit avec elle. Quel tableau affligeant ! se peut-il qu'il y ait sur la terre des êtres aussi infortunés , aussi délaissés ? & tous les jours ils nous font entendre leurs cris , ils cherchent à porter leurs larmes dans nos cœurs , & au lieu de les secourir , à peine leur accordons-nous un seul regard.

Bell , par un dernier effort de tendresse pour son fils , se détermina à écrire une nouvelle lettre à son pere ; elle craignoit de mourir , & dans quelles mains eût-elle laissé son enfant ? de qui dans ce moment recevoit-elle des secours ?

Elle demande de l'encre & du papier à cette femme qui ignoroit la condition de Bell : la bonté seule l'avoit engagée à la soulager ; Bell prend le papier en redoublant ses pleurs. Ma chere bienfaitrice , dit-elle , je n'ai pas toujours été dans l'état où vous me voyez... croiriez-vous avoir obligé la fille d'un Lord ? La fille d'un Lord , s'écrie la femme étonnée ! hélas ! Mylady , je vous demande pardon si je ne fais pas plus pour vous ; vous connoissez ma misere... Je connois votre générosité , la noblesse de votre ame , répond Bell ; quand tout , tout m'a abandonnée , il n'y a que vous dans le monde qui ayiez jetté sur moi un œil de compassion ; oui , ma chere amie , ce nom vous est bien dû ; oui , je suis la fille d'un Lord , & je meurs soutenue par votre seule charité.

A ce dernier mot la voix de Bell étouffoit dans les sanglots ; elle se relève de sa profonde douleur , prend la plume & écrit une longue lettre qu'elle arrosoit de ses pleurs ; elle peignoit à son pere sa tendresse , sa soumission pour lui , ses égarements , son repentir , les suites funestes de sa faute , la perte de son mari , l'adversité qui l'avoit accablée , la misere où elle étoit plongée : elle le conjuroit , au nom de la nature & de l'humanité , de venir lui ôter le fardeau de sa malédiction , & recueillir ses derniers soupirs ; elle lui parloit de cette lettre qu'elle lui avoit adressée , & dont elle n'avoit reçu aucune réponse ; elle lui recommandoit son fils : c'étoit-là que toute son ame s'étoit répandue ; elle finissoit par le prier de rendre ses bontés au Pasteur Simpson qui les avoit perdues pour l'obliger , & dont elle n'avoit point oublié la générosité ; elle le supplioit encore d'accorder sa protection & ses bienfaits à cette femme charitable , la seule qui se fût intéressée à ses malheurs ; elle ajoutoit par apostille : » Hâtez-vous , Mylord , car je n'ose vous » nommer mon pere , de venir fermer les yeux ,

» dirai-je , de votre malheureuse fille ? me permet-
 » tez-vous ce nom ? hélas ! j'ai peu de temps encore
 » à le porter ; mon ame vous attend pour s'exhaler
 » dans votre sein , dans le sein de mon pere , qui en
 » ce moment m'est plus cher que jamais : s'obstine-
 » roit-il à me refuser mon pardon ? qu'il me l'ac-
 » corde en faveur d'un enfant que je mets à ses
 » pieds , qui lui tend les mains pour implorer la
 » grace de sa mere. Mylord... mon pere , que je
 » meure en vous embrassant ; si je vous ai offensé ,
 » vous serez témoin de la punition que j'ai subie.
 » J'ose croire que votre colere ne peut s'étendre
 » plus loin ; encore une fois , daignez vous rendre
 » à ma priere & à mes larmes ; venez , que mes
 » derniers regards se partagent entre vous & mon
 » enfant ! «

Cette femme compatissante se chargea de faire
 tenir la lettre par un exprès ; elle ne revenoit pas
 de son étonnement ; je me suis douté , disoit-elle
 à Bell , au respect que vous m'inspiriez , que vous
 étiez d'une naissance bien différente de la mienne.—
 Ah ! ma digne amie , mon unique amie , inter-
 rompit la malade , ne parlons point de respect ; ce
 sentiment n'est pas fait pour moi ; je suis trop heu-
 reuse , dans mon état présent , d'avoir excité votre
 compassion : c'est vous qui méritez des respects ;
 vous avez un cœur sensible ; mes pleurs sont es-
 sayés par vous..... mon pere acquittera ma recon-
 noissance : eh ! que je vous suis redevable ! je me
 flatte que ma lettre le désarmera. Cher enfant ,
 poursuivoit-elle en prenant son fils dans ses bras ,
 je ne désespere point que tu ne sois plus heureux
 que ta mere..... Mylord ne t'abandonnera pas ; tu
 retrouveras un appui , un pere.

Daramby ne cessoit de s'entretenir de sa fille
 avec Simpson ; cette perte lui étoit toujours nou-
 velle ; il auroit préféré à toutes ses grandeurs ,
 à tout l'éclat qui l'entouroit , l'état le plus ab-

jeû , si à ce prix Bell lui eût été rendue ; il n'y avoit que la religion qui le retînt encore à la vie ; le Ministre s'efforçoit de le consoler , & lui-même ne pouvoit s'empêcher , au nom de Bell , de répandre des larmes.

L'exprès arrive , demande à parler au Lord Daramby , lui remet la lettre ; il tombe évanoui , & ne sort de cet évanouissement que pour s'écrier : ma fille... ma fille à ce comble d'infortune !... Simpson , allons , partons , que je la voie , que je l'embrasse , qu'elle reconnoisse le pere le plus tendre... je la perdrois ! Simpson , elle n'a point oublié vos bienfaits. Ah ! Ciel , Ciel , rends-moi ma fille ! son fils... il est mon fils... il est mon fils... je suis le plus coupable des hommes !

Daramby étoit dans une agitation inexprimable ; il interrogeoit cent fois l'exprès sur la situation déplorable de Bell. Quand il vint à savoir l'asyle où elle languissoit , il jette un cri , retombe comme frappé de la foudre , & ne prononce que ces mots : ma fille aussi malheureuse !

Il a bientôt fait ses apprêts ; il brûle d'arracher Bell à cette affreuse extrémité de l'indigence ; l'honnête Pasteur l'accompagne ; à chaque instant Mylord lui disoit avec des sanglots : est-il possible que j'aie porté de semblables coups à ma fille ? C'est moi , Simpson , c'est un pere qui l'a plongée dans ce gouffre de douleurs ! Cette lettre avoit achevé de l'éclaircir sur la méchanceté de sa sœur ; il comprit aisément que le premier écrit de Bell étoit tombé entre les mains de cette indigne parente , & qu'elle l'avoit soustrait à ses regards. Hélas ! ajoutoit-il , si cette lettre n'avoit pas été interceptée , il eût été peut-être encore temps de faire oublier à ma chere fille tous les maux que je lui ai causés : eh ! si elle m'alloit être enlevée... si je l'allois trouver expirante... si elle ne pouvoit recevoir mes embrassements , mes larmes ! Ah ! Simpson , qui m'arrachera

m'arrachera la vie ? je mérite tous les supplices.

Mylord voloit vers la misérable retraite de Bell ; toute son ame s'élançoit dans ses bras ; son cœur s'ouvroit déjà au plaisir qu'il goûteroit à l'embrasser , à la baigner de ses pleurs , à lui demander pardon. Quelle tendresse approche des transports de l'amour paternel ?

Bell n'attendoit pas son pere avec moins d'impatience. Non , disoit-elle , mon pere ne fera point assez cruel pour me refuser la consolation de le voir ; j'emporterai sa bénédiction dans le tombeau ; il prendra pitié de mon enfant ; à ces derniers mots elle pressoit avec plus de tendresse son fils contre son sein. Cette infortunée devoit épuiser toutes les fureurs de cette espece de génie malfaisant qui sembloit obstiné à la persécuter ; elle éprouve plusieurs foiblesses ; enfin Bell , quel coup accablant , que de morts réunies pour la frapper ! craint que son pere ne vienne pas assez tôt pour recueillir son dernier soupir ; cependant ses larmes , ses cris sollicitent cette unique grace du Ciel ! O mon Dieu , se dit-elle plusieurs fois , mon Dieu , que je puisse vivre pour attacher mes regards sur ceux de mon pere ! que j'aie seulement le temps de lui dire que je meurs , en lui demandant pardon , en l'aimant ! que je lui recommande mon fils ! du moins que mon cœur palpite encore sous la main paternelle , & prenez ensuite ce souffle , ce reste d'une vie si malheureuse ! La femme bien-faisante qui étoit à ses côtés , cherchoit , à sa manière , à dissiper ce trouble ; il devenoit toujours plus affreux. Bell ne doute plus que sa fin n'approche ; elle n'espere plus voir Mylord Daramby ; elle prie cette femme de la soutenir , & d'une main tremblante elle trace cette nouvelle lettre destinée à son pere :

» Je ne vous vois point , mon pere , & la mort
» va fermer mes yeux pour jamais..... pour jamais

» Non , tout me dit que je ne goûterai pas la satis-
» faction de recevoir vos embrassements & mon
» pardon. C'étoit l'unique faveur que j'implorai du
» Ciel , & il me la refuse ! Je le sens trop : j'expi-
» rerai sans pleurer sur vos mains, sans vous nom-
» mer mon pere... Mylord , je vous ai offensé ;
» l'amour , l'amour est la source de mes fautes &
» de tous mes malheurs ; quel exemple pour les
» jeunes personnes de mon sexe ! Mais vous & le
» Ciel n'êtes-vous pas assez vengés ? Mylord ,
» votre fille , Lady Daramby... a demandé l'au-
» môné ; elle meurt dans une étable ; & qui est
» sensible à ses peines , qui daigne recueillir ses
» larmes , son dernier souffle ? la plus malheureuse
» des créatures , qui elle-même a besoin des se-
» cours de la compassion publique. Voilà mon seul
» soutien ; c'est dans ce sein de douleur que ma tête
» défaillante va tomber ; c'est cette infortunée qui
» vous présentera mon corps glacé , ce misérable
» enfant... Mylord , ne le repoussez pas , il a mon
» cœur , il vous sera soumis , il vous aimera ; je
» meurs avec cette dernière espérance , il cher-
» chera à réparer mes fautes ; Mylord , les ca-
» resses que vous lui ferez , les pleurs que vous
» verserez sur lui , je les ressentirai encore dans
» le tombeau ; accordez à mes tristes restes cette
» bénédiction que je n'ai pu obtenir tandis que je
» vivois ; laissez couler vos larmes... Hélas ! les
» miennes seront taries ; je ne pourrai me proster-
» ner à vos genoux ; votre fille ne sera plus.
» Quelle idée affreuse ! quelle mort !... daignez ,
» je vous en conjure encore , vous ressouvenir de
» mon bienfaiteur Simpson ; & étendez vos bon-
» tés sur cette femme , le seul être sur la terre qui
» se soit intéressé à mon sort. Adieu , mon pere...
» c'est toute mon ame qui prononce ce nom ; plai-
» gnez-moi dans mon enfant. «

Bell demande qu'on mette cette lettre dans ses

main, & qu'on l'expose dans cette situation aux regards de son pere, si elle vient à expirer avant qu'il soit arrivé. La fortune l'accabla jusqu'au dernier moment; elle mourut en tenant son fils embrassé, & sans avoir la consolation de voir seulement l'auteur de ses jours.

Ses volontés furent remplies fidèlement; l'enfant s'étoit jetté en pleurant sur le corps de sa mere, qui sembloit encore lui tendre les mains.

Mylord entre, suivi de Simpson & de l'express. — Où est ma fille, demande-t-il avec empressement? dans quels lieux? elle n'est plus! son enfant.. mon cher fils! ce sont les seules paroles qui échappent à Daramby; il embrassoit sa fille, son enfant; il pouffoit mille cris; il prend cette lettre d'entre les mains de Bell; nouveaux accès de désespoir; il ne pouvoit s'arracher de dessus ce corps qu'il ferroit dans ses bras; il redisoit toujours: ma fille! ma chere fille! voilà où ma barbarie t'a conduite! Il veut s'ôter la vie: Simpson mêle ses pleurs aux siens, lui présente l'appui de la religion, le seul qui puisse soutenir dans de pareilles infortunes; on l'enleve de ces lieux; il reste longtemps plongé dans un sommeil de douleur: il n'en revint que pour consacrer ses jours à la piété, & pour prendre soin lui-même de l'éducation de son petit-fils, à qui il laissa son nom, son rang & tous ses biens; il chargea en mourant Simpson de rester auprès de lui en qualité d'ami. Il est inutile de dire que Mylord Daramby avoit répandu ses bienfaits sur la femme qui avoit assisté sa fille.

Le jeune Daramby chérit toujours la mémoire de son aïeul; il traita Simpson comme son propre pere; ce vieillard mourut dans un âge avancé; Daramby épousa une jeune personne qui étoit la victime d'une longue adversité; il l'avoit préférée à une des plus riches héritieres des trois royaumes.

mes ; sa mere lui avoit rendu cher & respectable le titre d'infortuné ; il eut l'ame sans cesse remplie de cette mere si malheureuse ; il fonda un hôpital dans l'endroit où elle étoit expirée , & tous les ans il alloit y passer un mois pour servir les pauvres. Mes amis , leur disoit-il , vous êtes mes freres ; c'est ainsi que ma mere a vécu , c'est ainsi qu'elle est morte ; je la respecte & je la chéris dans vous. Puissent les soins que je vous donne & les larmes que je verse sur sa mémoire pénétrer jusqu'à son tombeau ! O ma mere ! c'est à vous que je dois cette sensibilité dont mon ame s'honore ; ne pouvez-vous en recueillir les fruits ?

Mylord avoit fait élever au milieu de cet hôpital une statue qui représentoit l'infortunée Bell ; souvent il alloit pleurer aux pieds de ce marbre & l'embrasser ; il fut l'homme le plus vertueux & le plus bienfaisant dans l'Angleterre , & il vit encore dans le cœur de ces concitoyens.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu *Anne Bell , Histoire Angloise , par M. d'Arnaud* , & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression.

A Yverdon le 1^{er} de mai 1770.

PILLICHODY , Châtelain de Baulmes ;
Censeur.

F A Y E L,

TRAGÉDIE.

THE COLLEGE OF THE HOLY TRINITY
AND ST. MARTIN
OF THE UNIVERSITY OF OXFORD
HAS THE HONOUR TO ANNOUNCE
THAT THE REV. FATHER
JOSEPH WATSON, OF THE
SOCIETY OF JESUITS, HAS
BEEN APPOINTED TO THE
CHAIR OF DOCTRINE
IN THE DIVINE SCIENCES
ON MONDAY, THE 10TH
OF SEPTEMBER, AT TEN
O'CLOCK, IN THE
THEATRE OF THE
UNIVERSITY.

F A Y E L

T R A C E D I E

IN

A P P R O B A T I O N

By the Rev. Father, Joseph Watson, of the
Society of Jesus, who has been appointed
to the Chair of Doctrine in the
Divine Sciences.

PUBLISHED BY, CLARKE & PIERCE,
LONDON.

1
F A Y E L ,

TRAGÉDIE,

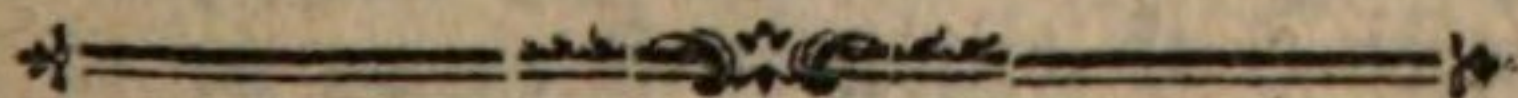
Par M. D'ARNAUD.

..... *Furit , æstuat , ardet.*



A P A R I S ,

Chez LEJAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus
de celle des Mathurins, au Grand Corneille.



M. D C C. L X X I I I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

F A Y E L

TRAGÉDIE,

Par M. D. A. R. N. A. U. D.

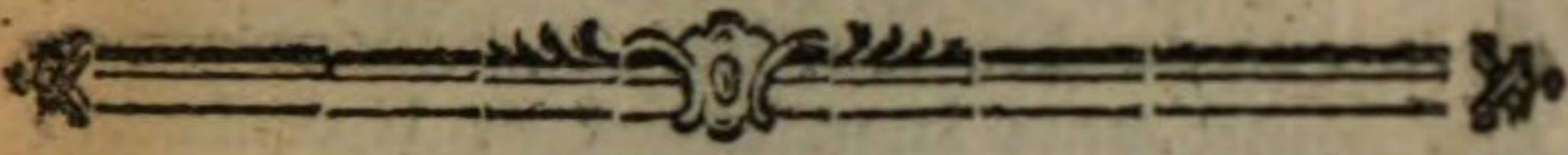


A P A R I S,

Chez J. E. Y. Libraire, rue St. Jacques, au-dessus
de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. D. C. C. L. X. I. I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PRÉFACE.

QUELQUES personnes, peut-être encore moins convaincues que moi-même de l'insuffisance de mes talents, auront pu resserrer mes pas dans l'intérieur borné des cloîtres, dans l'uniforme obscurité des tombeaux : emporté par l'attrait de la nouveauté, qui nous enflamme quelquefois au défaut du génie, j'ai quitté l'étroite carrière qu'on m'approuve d'avoir ouverte, & j'ai eu la présomption d'entrer dans un champ beaucoup plus étendu. L'indulgence avec laquelle on a daigné accueillir mes premiers Essais, m'a inspiré une espèce d'audace dont je voudrois bien que le succès contribuât au profit de l'art. Quand je n'aurois que le médiocre avantage de faire naître des idées que des esprits plus éclairés que moi sauroient mettre en œuvre, ma vanité auroit lieu de s'applaudir ; & si l'on retranche cette légère satisfaction de l'amour-propre, quelles seront les récompenses de l'homme de lettres ? où sera le puissant aiguillon qui l'excite à se priver de tous les plaisirs & à braver souvent l'ingratitude de ses contemporains, & presque toujours l'oubli de la postérité ?

J'ai donc osé passer du genre *sombre* au genre *terrible* ; c'est le nom que je donne à la *tragédie* par excellence, la *terreur* étant sans contredit un des plus puissants ressorts de l'action théâtrale. Les Grecs, & les seuls Anglois après eux, dans quelques scènes, nous ont exposé de magnifiques tableaux de ce genre si *tragique* & si vigoureux. Ayons le courage de dire hautement ce que beaucoup de personnes instruites n'ont eu jusqu'ici la

force que de dire tout bas , & dussions-nous armer contre nous la malignité de la censure , faisons préférer la vérité à ces timidités de convenance qui sont si nuisibles aux progrès des arts.

Corneille assurément est le créateur du théâtre Français; il a parcouru la carrière la plus brillante; il est admirable dans la variété, la fécondité & la profondeur des caractères, dans l'énergie de l'expression, la noblesse des sentiments: mais ce grand homme, ne craignons point aussi de le demander, a-t-il bien atteint le but tragique? Ces discussions politiques, ces tissus de maximes qui font tant de tort à la vivacité du dialogue, ces raisonnements approfondis sur la nature des gouvernements, les vastes projets de l'ambition développés, la grandeur Romaine présentée sous tant de faces, tous ces moyens si sublimes d'ailleurs & qui respirent toute la vigueur d'un génie inimitable, sont-ils bien de l'essence du poème théâtral? Le drame ne doit vivre que de l'effervescence des passions, n'agir que par des mouvements décidés & rapides, & je ne vois que le cinquième acte de Rodogune, où le grand Corneille ait frappé tous les coups réunis de la *terreur*: c'est-là qu'il se rend maître de moi, me fait craindre, frissonner; je suis prêt à m'écrier; j'éprouve ce bouleversement des sens, tous ces di-

Ces tissus de maximes. C'est cette fureur de débiter sans cesse des maximes qui rend Thomas Corneille quelquefois insupportable. Il falloit avoir le génie de l'ainé pour imprimer à ces déclamations l'intérêt de la grandeur & du sublime, au lieu que l'autre n'est qu'un froid raisonneur, qui par cette étrange manie de vouloir *faire de l'esprit* répand de la glace sur les scènes les plus heureuses. Il faut pourtant excepter des drames auxquels nuit cette froideur *raisonnée* qui fait le caractère distinctif de Thomas Corneille, *Ariane*, le *Comte d'Essex*, & sur-tout la première pièce.

P R É F A C E.

vers orages qui doivent agiter Antiochus , Rodogune, Cléopatre , &c. A ce flux & reflux de mouvements contraires , à cette mer soulevée , si l'on peut le dire , dans mon ame , je reconnois l'empire du Poète tragique.

Où Racine a-t-il déployé la majesté du *terrible* ? La magie de son style nous entraîne ; il nous attendrit ; il répand dans sa diction toutes les graces de l'amour ; nous ressentons une continuité agréable de douces émotions , mais point de ces secousses violentes qui décident les grands effets de la sensibilité ; il touche , il charme : mais il ne déchire pas ; il ne laisse point , après la représentation , de ces traits gravés profondément , que l'on conserve encore dans la froideur du cabinet , tels par exemple que sont ces impressions si prolongées & si délicieuses qu'excite la lecture du roman de Clarisse.

Crébillon peut-être a connu mieux que ces deux rivaux de la scène le *caractère propre* de la tragédie : mais avec la même franchise que nous avons risqué notre façon de penser sur Corneille & sur Racine , avouons qu'il est fâcheux que cet homme de génie ait négligé la correction du style , la variété des plans ; qu'il ait aussi peu travaillé , & qu'en un mot il ne se soit pas interrogé sur toutes les richesses *tragiques* qu'il possédoit. Son *Atrée* est sans doute le drame qui approche plus de ce genre *terrible* ; le caractère principal est d'une vigueur de pinceau dont nous n'avons point d'exemple. Convenons aussi que la ven-

Son Atrée est sans doute. Quand on dit que l'*Atrée* est la pièce qui approche le plus du genre *terrible* , on entend l'ensemble de l'ouvrage. Assurément le quatrième Acte de Mahomet est du plus grand tragique que nous connoissons : mais le *terrible* n'est pas le caractère de la pièce , ce sont des beautés d'une autre espèce , &c.

geance d'Atrée , concertée depuis si long-temps & qui est exécutée à froid , inspire plutôt l'*horreur* que la *terreur*. La double réconciliation achève de rendre ce personnage révoltant ; quelques beautés qu'il renferme , il inspire une espèce de dégoût ; applaudissons-nous au reste de ce sentiment : il fait honneur au cœur humain. On veut que la réflexion nous ramène toujours à cette sensibilité , à cette compassion si précieuse pour l'ame & qui a été désignée dans ces vers :

.... La pitié dont la voix ,
 » Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix.

Au lieu qu'on est tenté de pardonner aux premiers mouvements de la passion , on reconnoit la nature de l'homme ; on se reconnoit soi-même , & un personnage qui se trouve dans cette situation excite toujours l'intérêt.

C'est donc ce premier transport de la vengeance , cet effort de la nature aux prises avec une des passions les plus cruelles , lorsqu'elle est animée par la jalousie , que j'ai trouvés réunis dans l'admirable sujet de FAYEL. Rien en effet de plus vraiment *tragique* ; rien de plus propre à ces grands développements qui sont l'ame du drame ; les rôles de Rhadamiste & d'Othello , quelque beaux qu'ils soient , sont inférieurs à celui de FAYEL ; les convulsions de la fureur , l'excès monstrueux d'une vengeance qui n'aura point d'imitateurs (il faut l'espérer pour le bonheur de l'humanité ;)

Rien en effet de plus vraiment tragique. Il y a plus de quinze ans que j'en composai le plan avec celui du COMTE DE COMINGES & d'un autre Drame que je donnerai incessamment , & dont la fable n'est pas moins susceptible d'énergie & de pathétique.

P R É F A C E.

Les tourments continuels, qui déchirent le cœur d'un malheureux époux, forment un caractère que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de *la nature théâtrale* ; c'est Milon le Crotoniate dont les souffrances se font sentir sous le ciseau du Pujet, & attachent l'œil du spectateur. Le dernier degré de perfection qui se rencontre dans ce personnage, c'est, comme je l'ai déjà observé, qu'on ne peut lui refuser le sentiment de la compassion, sentiment qu'on est bien éloigné d'accorder à Atrée. Autre avantage : ce mari furieux souffre encore plus que la triste victime de sa jalousie. Quelle excellente morale nous offre le supplice d'un cœur qui est son propre bourreau ! Voilà de ces caractères qu'Aristote mettoit à la tête des inventions dramatiques. Je ne sache qu'Orosmane qui ait quelque ressemblance avec FAYEL ; encore lui est-il inférieur pour l'activité des mouvements & pour la profondeur des traits. Il ne manque à un tel sujet que la touche puissante de M. de Voltaire. Que n'ai-je pu le rendre avec le même enthousiasme que je l'ai conçu !

Je ne m'arrêterai pas autant sur les autres rôles, ils ont beaucoup moins d'action ; cependant je crois qu'un de nos maîtres auroit pu faire briller également la richesse de son pinceau, en présentant sous une couleur moins vive & plus fondue le tableau de la douleur touchante de GABRIELLE. Cette image attendrissante contraste admirablement bien avec le grand spectacle des fureurs de FAYEL ; d'ailleurs on est sûr d'attacher, lorsqu'on expose les combats de la vertu, luttant contre un sentiment aussi naturel que l'amour.

J'ai voulu dépeindre dans VERGI un de ces anciens Chevaliers qui n'avoient d'autre passion que l'honneur ; il est aisé pourtant de distinguer à travers cette noble fermeté les mouvements de la tendresse paternelle.

Le caractère DE COUCI auroit eu encore besoin d'une touche délicate & brillante; j'aurois désiré de donner une idée de cet esprit de galanterie & de bravoure qui animoit nos jeunes paladins, de ce singulier alliage d'attachement à la religion qui alloit souvent jusqu'au fanatisme, & d'amour pour les Dames dont l'excès conduisoit quelquefois au sublime égarement de Don-Quichotte. Il est vrai que cette fureur de chevalerie, manie aujourd'hui oubliée, a produit peut-être les plus belles actions de notre vieille noblesse, & qu'elle fait encore, sans qu'on s'en apperçoive, la base du caractère national: nous en voyons mille exemples; il n'y a personne de nous qui, en ouvrant un de nos anciens romans des croisades, ne se sente excité par un vif intérêt, que certainement on n'éprouvera pas à la lecture des romans d'un autre genre. Quel plaisir ne goûtons-nous pas à voir transporter Lufignan sur notre scène! quel charme n'ont pas ces vers pour des oreilles françaises?

» Je combattois, Seigneur, avec Montmorency,
 » Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux
 » Couci..

Nous aimons à entendre Tancrede dire à ses Ecuyers:

Melum, Destaing, &c. On ne sauroit trop accueillir ce genre de *tragédie nationale*; la poésie rentre alors dans toute la dignité de son origine, & l'auteur dramatique devient le dépositaire des fastes de ses concitoyens, le hérauld de leur gloire; il les encourage à la vertu, réchauffe les âmes languissantes en élevant sur le théâtre les trophées de nos ancêtres. C'est ainsi que le spectacle peut devenir utile, & produire de grands effets; il est vrai qu'il ne seroit pas aussi divertissant que l'Opéra-Comique, Nicolet, les *Comédiens de bois*, &c.

» Vous , qu'on suspende ici mes chiffres effacés ;

.....

» Que mes armes sans faste , emblème des dou-
» leurs ,

» Telles que je les porte au milieu des batailles ;

» Ce simple bouclier , ce casque sans couleurs ,

» Soient attachés sans pompe à ces tristes mu-
» railles.

» Consacrez ma devise , elle est chère à mon
» cœur :

» Elle a dans les combats soutenu ma vaillance ;

» Elle a conduit mes pas & fait mon espérance ;

» Les mots en sont sacrés : c'est *l'amour & l'hon-*
» neur.

» Lorsque les Chevaliers descendront dans la
» place ,

» Vous direz qu'un guerrier qui veut être in-
» connu ,

» Pour les suivre aux combats dans leurs murs
» est venu...

Ce vernis de chevalerie est une source de beautés , que j'ai entrevue comme tant d'autres qui résulteroient de cette Tragédie , c'est-à-dire que je suis parvenu à me convaincre de mon incapacité d'exécuter , en applaudissant d'avoir pu concevoir quel parti le talent pouvoit tirer de mon sujet. Je ne fais si l'on approuvera la loi que je me suis imposée , de rejeter le moindre *accessoire*.

Rejeter le moindre accessoire. Je suis presque convaincu que si l'on dépouilloit la plupart de nos pièces de théâtre de tout cet esprit , qui surcharge le sujet , il ne resteroit peut-être pas deux cens vers qui appartenissent réellement au fond du drame ; encore une fois , lisons , relisons *Clarisse* ; voilà

Je n'ignore pas que la mode recherche ces faux ornements, qu'on acquiert par-là des succès éphémères : mais un Ecrivain qui a le malheur d'avoir quelque idée du vrai & d'aimer la littérature pour elle-même, doit-il être bien sensible à cette sorte de réputation ? J'avois assurément un beau champ ouvert à d'orgueilleuses déclamations, & à des *paquets* de vers contre les croisades : j'ai cru qu'il falloit sacrifier les détails brillants & conserver davantage la vérité du ton & l'heureuse simplicité des caractères, faire oublier le Poète & le *raisonneur* pour qu'on n'entendît parler que VERGI, COUCI, &c. comme ils ont dû parler en effet dans le siècle où ils vivoient. Par ce moyen, le costume de mœurs est mieux observé, & l'ouvrage, dépouillé de ce faste théâtral, qui n'est que l'abus & l'indigente bouffissure de l'art, en devient plus intéressant & mene plus sûrement au but que l'Auteur doit s'être proposé. C'est-là le mérite des anciens, sur-tout des Grecs. Il est vrai que des beautés qui ne sont point détachées, marquent moins : mais l'ensemble d'une pièce dégagée de ce luxe de l'esprit, est bien plus nourri, plus propre à la fable que l'on traite. Où Racine a-t-il puisé la richesse du rôle de Phedre, cette effusion de sentiment à laquelle l'art n'atteindra jamais, si ce n'est dans l'attention scrupuleuse qu'a eu ce grand homme de ne point prêter à ce caractère des traits étrangers ?

J'ai suivi pour mes actes la même disposition que dans COMINGES & dans EUPHÉMIE. Au moins puisqu'on s'est asservi à cette distribution

le modele que nous devons avoir sans cesse devant les yeux pour la vérité de l'action, pour la nécessité des moyens, pour la correspondance des scenes, pour la sobriété des accessoires, &c.

puérile , ne faut-il pas la soumettre au compas & à l'équerre ; mes premiers actes sont beaucoup plus étendus que mes derniers. J'ai cédé au cours naturel de l'action , & ce n'est pas l'action qui a été mon esclave ; tous les gens sensés doivent trouver ridicule de couper la durée d'une passion en cinq morceaux , & ensuite de jeter dans cette division artificielle une égalité de proportions , comme si toutes les parties de notre corps devoient avoir la même étendue ; nous faisons à-peu-près à l'égard de nos actes comme ce brigand qui couchoit sur un lit de fer les malheureuses victimes de sa cruauté , & qui , en les mutilant , raccourcissoit ou étendoit leurs membres , suivant qu'ils excédoient la longueur du lit , ou qu'ils ne la remplissoient pas assez. Cette pédantesque mesure d'actes est pourtant une bizarrerie absurde consacrée par les chefs-d'œuvres de nos maîtres. Devons-nous en cela les imiter ? C'est ce que je prends la liberté de demander à nos littérateurs.

Il sera aisé de juger que je n'ai point adopté cette *parcimonie* de passions qui se fait remarquer dans quelques-uns de nos drames modernes , & qui les défigure. J'ai toujours observé que la nature étoit la base de tous les arts d'imitation , & qu'il étoit contre la vraisemblance de présenter une froide pantomime qui n'a d'autre mérite que quelques *effets* : encore ces *effets* sont-ils ordinairement amenés avec une mal-adresse qui nuit à l'intérêt. Les rôles *raisonnés* : doivent nécessairement avoir plus d'étendue que les rôles *sentis*. VERGI , proportions gardées , parle plus que FAYEL , parce qu'il est moins agissant , & que l'esprit de la vieillesse est la prolixité & l'abondance de l'expression. Peut-être ces personnages ont-ils moins de roideur que ces rôles enflammés , qui à la longue fatiguent & quelquefois *outré-passent* le naturel , au lieu que l'éloquence d'un vieil-

lard se répand avec plus de douceur & d'attendrissement dans notre ame. Le sentiment préférera le *babil sublime* de Nestor , au farouche laconisme d'Ajax & de Philoctète. Je ne suis pas étonné que bien des personnes sensibles reviennent plus souvent à la lecture de l'Odyssée qu'à celle de l'Iliade. Le premier de ces poèmes n'a pas la chaleur, l'impétuosité du second : mais il est plus touchant, plus à la portée de l'homme ; on y retrouve plus son cœur, & tout ce qui nous rapproche de nous est cher & précieux à notre foiblesse ; nous admirons les héros : nous conversons avec nos amis. Quelle est la raison qui nous ramène sans cesse à Racine , à la Fontaine , si ce n'est ce développement continu du sentiment , & cette richesse de vérité dont les autres écrivains en vers sont si éloignés ? Pourquoi les rôles subalternes d'Atalide , d'Aricie , d'Eriphile même ont-ils tant de graces & excitent-ils une émotion qui nous flatte ? C'est que le poëte leur a donné toute l'étendue convenable , sans retarder la marche de l'action , & nuire à la vigueur des principaux personnages. Encore une fois , vou-

Ce développement continu du sentiment. Écoutons M. de Voltaire : » Gardons-nous , dit-il , de chercher dans un » grand appareil , & dans un vain jeu de théâtre un supplé- » ment à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux , » sans doute savoir faire parler ses acteurs que de se borner » à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre » beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles » attitudes. Malheur à qui croiroit plaire par des pantomimes » avec des solécismes , ou avec des vers froids & durs , pires » que toutes les fautes contre la langue : il n'est rien de beau » en aucun genre , que ce qui soutient l'examen attentif de » l'homme de goût. L'appareil , l'action , le pittoresque sont » un grand effet , sans doute : mais ne mettons jamais le » bizarre & le gigantesque à la place de la nature , & le forcé » à la place du simple. Que le décorateur ne l'emporte point » sur l'auteur ; car alors au lieu de tragédie , on auroit la » rareté , la curiosité , &c. »

lons-nous faire couler des larmes , ce ne sera pas en multipliant une quantité de tours merveilleux qui n'appartiennent qu'à la parade : ce sera en butinant profondément l'expression , & je vois avec peine que chaque jour on s'écarte en cette partie , comme en bien d'autres , des modeles que nos maîtres nous ont laissés.

La Tragédie de FAYEL me fait revenir assez naturellement au degré précis de distinction qui se trouve entre la *terreur* & l'*horreur*. Je ne cacherais pas qu'il est difficile de tracer juste cette ligne de séparation. D'abord il ne faut pas perdre de vue que nous parlons de spectacle , & que ces sortes d'ouvrages sont faits pour être exposés à la vue de nos compatriotes. Les anciens ont souvent confondu ces deux impressions qui se touchent de bien près. L'épaulé de Pelops servie dans un repas à Jupiter & à Mercure , ne leur a point paru une fable dégoûtante ; ils ont soutenu la représentation de Térée , & de toutes les aventures atroces de la famille d'Œdipe ; ils n'ont point reculé d'effroi à l'aspect de Médée égorgeant ses enfants ; ils ont applaudi à la fureur calculée d'Achille traînant durant plusieurs jours dans un sombre silence le cadavre du malheureux Hector autour des remparts de Troye , & raffaisant sa vengeance de sang froid. Homere n'a pas hésité à nous montrer le difforme Polipheme dans l'intérieur de son repaire ensanglanté ; il semble même avoir pris plaisir à s'appesantir sur les détails les plus révoltants. Son sage imitateur , le poëte Latin qui a eu

De la famille d'Œdipe. Je ne comprends pas comment un sujet aussi révoltant , aussi affreux qu'un enfant qui tue son pere , & qui devient le mari de sa mere , a pu causer tant de plaisir à un peuple sensible & éclairé. Il falloit le pinceau de M. de Voltaire pour rendre aujourd'hui ce sujet supportable.

le plus de goût, Virgile n'a pas craint de suivre en cela son modele, & Cacus & son antre ne nous soulevent guere moins le cœur que le Cyclope & son horrible retraite. Les fibres des hommes de ces temps-là avoient-elles plus de force que les nôtres ? falloit-il des impressions plus vives, des secousses plus marquées pour exciter leurs sensations ? ou nos nerfs sont-ils trop délicats ? Y a-t-il dans cette aversion pour des objets hideux de quoi nous féliciter ? ne devons-nous pas appréhender plutôt que cette sensibilité si aisée à s'offenser, ne fasse tort parmi nous aux progrès du génie ? ou sommes-nous les peuples de la terre qui ayons le plus de goût ? Quand on aura bien défini ce que peut être le goût, quand on aura bien fixé sa nature, établi ses limites, alors nous pourrons entrer dans cette profonde discussion : mais, lorsque je vois qu'à Londres on ne sauroit trop attacher la curiosité sur de certains objets, & qu'à Paris ces mêmes objets nous font détourner la tête, je me garde bien d'adopter des principes fondamentaux de ce goût qui est une énigme que l'on n'a point encore devinée.

Il est pourtant du devoir d'un écrivain qui aspire à étendre les bornes de son art, de chercher à plaire, s'il se peut, à tous les hommes ; voilà le grand objet qu'il doit avoir sans cesse devant les yeux. Cependant il est citoyen ; ses premiers

Je vois qu'à Londres. Othello étrangle sa femme, & après l'avoir étranglée, il reste assis sur son lit ; le parterre de Paris, les loges lui crieront : retire-toi, bourreau. Les Italiens, & ce n'est pas sans raison, font leurs délices de la lecture du Dante ; on y voit dans un des chauts de l'Enfer un Comte Ugolin qui ronge le crâne d'un Archevêque, & qui essuie ensuite ses cheveux & sa barbe ensanglantés ; il est vrai que le récit touchant du malheureux Ugolin fait perdre à sa vengeance quelque chose de son atrocité.

regards tombent sur ses compatriotes ; il veut aussi mériter leurs suffrages. N'y auroit-il donc pas moyen de concilier ces sentimens si opposés & de contenter tout le monde ? Voilà un bien beau projet au moins , s'il n'est pas d'une facile exécution ! Présentons des exemples.

Je suppose que je voulusse donner au théâtre Français la Tragédie de Richard III , dont j'ai traduit une scène si imposante , je me garderois bien d'en retrancher les ombres ; c'est sans contredit le morceau le plus neuf & le plus sublime de la pièce : mais je les ferois paroître à la faveur d'une obscurité que j'éclairerois par intervalles , & par des coups rapides de lumière ; ensuite elles se perdroient dans les ténèbres : je pense qu'avec ces ménagemens , notre parterre se plairait à ce spectacle , & que l'effet seroit aussi déterminé qu'il peut l'être.

C'est à l'aide de cet artifice que dans une tragédie de Hamlet je ferois élever de la terre & y rentrer à plusieurs fois le spectre du pere ; il ne seroit qu'entrevu ; j' imagine que se montrant ainsi au spectateur , il frapperoit beaucoup plus que lorsqu'il n'est apperçu que de son fils.

Si j'exposois Philoctète abandonné par ses compatriotes dans l'isle de Lemnos , il pousseroit des cris , il se traîneroit sur la scène en accusant les Dieux , les Atrides , les Grecs , &c. mais on ne

Je les ferois paroître à la faveur d'une obscurité. Voici ce que pense un de nos premiers écrivains dramatiques. » Je ne sais pas même si on ne pourroit pas faire paroître » Œdipe tout sanglant , comme il parut sur le théâtre » d'Athènes. La disposition des lumières , Œdipe ne se montrant que dans l'enfoncement pour ne pas trop offenser » les yeux , beaucoup de pathétique dans l'acteur , & peu de » déclamation dans l'auteur , les cris de Jocaste & la consternation générale des Thébains pourroient former un spectacle admirable. «

verroit pas ce malheureux montrer des plaies qui se r'ouvrent & d'où découle un sang noir & épais.

Médée sur le théâtre d'Athenes porte le couteau dans le sein de ses deux enfants : je la ferois voir sur le nôtre , amenée à cet excès de fureur par mille ingratitudes de la part de Jason , dans un violent accès de rage immolant un de ses fils , jettant avec précipitation le poignard , embrassant avec transport l'innocente victime , faisant éclater des sanglots , des convulsions de douleur , pressant contre son sein l'autre enfant , le couvrant de ses baisers , l'inondant de ses larmes ; Jason s'offriroit à sa vue , il reculeroit à l'aspect d'une femme égarée de désespoir qui tiendrait , comme je l'ai dit , un de ses enfants dans ses bras , & dont l'autre seroit mourant à ses pieds : Perfide , s'écrieroit-elle , est-ce à toi de trembler ? approche , sois sans pitié. Tu vois tes attentats ; oui , c'est toi qui as commis tous mes crimes ; c'est toi qui as pu égarer le bras maternel , qui l'as poussé , qui l'as conduit dans le sein de cette misérable créature ! oui , barbare , c'est toi qui as enfoncé le couteau dans le cœur de mon enfant. Et elle releveroit aussi-tôt ce corps ensanglanté , l'embrasseroit encore en s'écriant , & en l'arroasant de nouvelles larmes.

J'indique seulement la scene ; je ne fais si je me fais illusion : mais j'aime à croire que cette situation ainsi maniée adouciroit beaucoup l'horreur qu'inspire Médée , & pourroit peut-être même exciter en sa faveur des sentiments de compassion. M. de Voltaire a su risquer avec succès le quatrieme acte si terrible de son Mahomet : pourquoi la tragédie de la Mort de César , un des chefs-d'œuvres de ce grand maître , n'est-elle pas revue aussi souvent que ses autres pieces ? C'est que le public Français a de la peine à s'accou-

tumer au cadavre ensanglanté de César. Voilà la borne où nous devons nous arrêter, où la *terreur* devient *horreur*. Il est bien singulier que les mêmes spectateurs, qui voient depuis tant d'années des personnages se donner des coups de poignard, souvent assez mal-à-propos, supportent difficilement la vue d'un être qui est détruit, & qui conséquemment ne souffre plus. Que me répondra-t-on? Qu'il n'y a guère à raisonner quand il s'agit de sentiment, & que d'ailleurs on a pour but de satisfaire la multitude. Voilà ce qui m'a empêché d'exposer sur la scène la terrible catastrophe de FAYEL.

Regardons *l'horreur* comme la *caricature*, la charge de la *terreur*; respectons d'ailleurs cette sensibilité si délicate, qui une fois familiarisée avec des images horribles, perdrait de la finesse de son tact, & auroit peine à être remuée par les drames attendrissants de l'enchanteur Racine. Sachons tirer parti des diverses beautés théâtrales des anciens & de nos voisins; formons-en un nouveau

Au cadavre de César. J'imagine qu'on pourroit peut-être présenter un cadavre voilé, dont on appercevroit seulement les pieds; encore ces sortes d'objets doivent ils moins se voir que se deviner.

Regardons l'horreur comme la caricature. » Souvenons-nous toujours, dit un de nos maîtres, qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible; on peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter. «

Je me rappelle qu'il y a quelques années à la comédie Italienne on voulut essayer de rendre dans la vérité un combat singulier; un des deux acteurs tomboit comme percé d'un coup d'épée, & on voyoit un jet de sang sortir de sa blessure, (ce qui se faisoit par le moyen d'une petite vessie remplie de sang.) Il n'y eut qu'un cri d'indignation, & l'on ne hazarda plus cette horrible imitation de la nature; ce n'est toujours qu'avec beaucoup de peine qu'on voit apporter la coupe d'Atreé.

genre dramatique qui nous retire de ce misérable esprit d'imitation où nous languissons depuis Corneille, Racine, Crebillon & M. de Voltaire; cependant ne marchons à la nouveauté qu'avec bien de la précaution; quelquefois on arrive à d'heureuses découvertes; quelquefois aussi l'on s'égare, & il vaut encore mieux marcher à la suite de ses maîtres, que de se perdre en voulant suivre des routes qui n'ont point été frayées.

J'ai cru, pour une plus facile intelligence de ma Tragédie, qu'il étoit nécessaire d'en faire précéder la lecture par quelques éclaircissements sur l'ancienne chevalerie; en voici donc une légère idée empruntée sur-tout de l'excellent ouvrage de M. de Sainte Palaye.

L'origine de cette institution militaire ressemble assez aux autres inventions de l'esprit humain; elle est enveloppée de nuages; tout ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'elle porte le caractère primitif de notre nation. Un mélange d'absurdité & de grandeur, de superstition grossière & de respect pour la religion, de vrai courage & de fanfaronade, de barbarie & de sensibilité, la réunion en un mot du sublime & du ridicule: voilà à peu-près sous quel aspect on peut envisager la chevalerie; c'est dans le onzième siècle qu'elle prend une consistance déterminée. Il est aisé de voir que c'est une des émanations de la politique du gouvernement féodal. Il faut nécessairement des signes aux hommes pour les émou-

Il faut nécessairement des signes. Il n'est pas possible d'exprimer quel pouvoir les signes ont sur l'esprit humain; un homme qui posséderoit bien ce langage muet exciteroit des impressions prodigieuses. Il n'est pas surprenant qu'un certain Pylade, fameux pantomime, ait tant intéressé une des premières nations de l'univers.

voir : une investiture accompagnée de la majesté des cérémonies , & de la solennité du serment , devoit produire dans des ames dont l'ignorance peut-être échauffoit la sensibilité , une ivresse de courage qui a donné naissance à une infinité d'actions éclatantes , que des Sybarites efféminés ont de la peine à croire véritables.

Celui qu'on destinoit à cet honneur étoit à l'âge de sept ans , retiré d'entre les mains des femmes ; les exercices militaires entroient dans le plan de son éducation ; si ses parents maltraités de la fortune ne pouvoient lui fournir des secours , on le plaçoit chez quelque Seigneur où il apprenoit à servir , pour savoir dans la suite user du droit de commander ; chaque Banneret avoit une espece de cour , comme on voit encore en Pologne & en Allemagne des Seigneurs indépendants , qui ont tout l'appareil de la souveraineté.

Le jeune enfant remplissoit les fonctions de *Page* ; les premières leçons qu'on lui donnoit , consistoient dans *l'amour de Dieu & des Dames* , dit naïvement Jean de Saintré , qui lui enseignoient son *catéchisme & l'art d'aimer*. Il n'est donc pas étonnant qu'imbus de tels préceptes , nos Chevaliers fussent à la fois galants & dévots. L'écolier faisoit choix mentalement de quelque dame qui ne manquoit pas d'être un prodige de beauté & de vertu ; c'étoit à elle qu'il rapportoit , ainsi qu'à la Divinité , toutes ses pensées , toutes ses actions. On rira de cette profanation extravagante : on ne peut cependant disconvenir que la simplicité des mœurs & la délicatesse de sentiment gaignoient beaucoup à cet amour purement intel-

L'amour de Dieu & des dames. L'amant qui entendoit à loyaument servir une dame , étoit sauvé , suivant la doctrine de la dame des belles cousines , &c.

lectuel. De-là cette *courtoisie Française*, qui dans la suite fondue avec la *galanterie Arabesque* forma un caractère de tendresse, d'aménité & d'agrément dont notre bel esprit métaphysique & la corruption des mœurs ont fait disparoître jusqu'aux moindres traces ; il s'étoit encore conservé dans le siècle dernier.

Le jeune homme, de l'état de *Page*, étoit élevé à celui d'*Ecuyer*. Il y avoit encore dans ce nouveau grade des cérémonies à observer que l'on peut lire dans M. de Sainte Palaye. L'éducation des demoiselles étoit à-peu-près dans les mêmes principes ; elles accompagnoient les dames, & étoient chargées du soin de recevoir les Chevaliers. Les Ecuyers se divisoient en plusieurs classes ; ils servoient à table, coupoient les viandes, prenoient soin des chevaux, présidoient à l'arrangement des appartements, faisoient, comme les demoiselles, les honneurs du château, tenoient l'étrier à leur maître, étoient les dépositaires de ses armes ; on leur recommandoit la modestie autant que l'adresse & les connoissances de l'art militaire, des tournois, &c. On remarquera que les Chevaliers ne se servoient pas de juments ; c'étoit une monture dérogeante ; ils présentoient dans les batailles des chevaux à leur Seigneur : d'où est venu le proverbe *monter sur ses grands chevaux*. Quand on en venoit aux mains, l'Ecuyer se rangeoit derrière son Seigneur ; en temps de paix, il assistoit aux tournois, s'y essayoit même avec d'autres Ecuyers, & employoit des armes plus légères que celles des Chevaliers.

L'âge de vingt & un ans étoit celui où l'*Ecuyer* étoit enfin admis aux honneurs de la chevalerie. Il y avoit cependant des exceptions pour nos Princes du sang, & pour les candidats qui pouvoient faire valoir le mérite de quelque belle action. Tout Chevalier jouissoit du droit de créer d'autres Che-

valiers. Il faudroit encore remonter à la source où j'ai puisé pour être instruit pleinement de l'appareil de cette institution. Des jeûnes , des prières dans des chapelles , des habits blancs , un aveu sincere de toutes ses fautes , plusieurs sermons entendus avec piété : tels étoient les préliminaires de la cérémonie. Le novice entroit ensuite dans l'église , s'avançoit à l'autel avec l'épée passée en écharpe à son col ; le Prêtre la bénissoit , la remettait au col du nouveau Chevalier , qui , les mains jointes , se mettoit à genoux devant celui ou celle qui devoit l'armer. Après que son serment avoit été reçu , des dames ou des demoiselles s'empressoient à le revêtir de toutes les marques extérieures de la chevalerie ; on finissoit par lui ceindre l'épée ; le Seigneur ou le Souverain lui donnoit alors l'accolade ou l'*accolée* : c'étoit trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule ou sur le col de l'aspirant ; celui qui donnoit l'accolade prononçoit ces mots ou d'autres semblables , *au nom de Dieu , de S. Michel & de S. George , je te fais Chevalier*. On ajoutoit quelquefois ces épithetes , *soyez preux , hardi & loyal*. Après cette cérémonie , il recevoit le heaume ou casque , la lance ou bouclier , & il montoit un cheval sans se servir de l'étrier ; le peuple l'entouroit avec des applaudissements. Quel admirable fonds de préceptes que les réglemens de la chevalerie ! Protéger la veuve & l'orphelin aux dépens de sa vie même ; défendre hautement l'innocence opprimée ; embrasser la cause des dames ; soutenir les droits de la religion ; combattre enfin tous ceux qui paroissoient être les ennemis de la justice & de la vérité : voilà quels étoient les devoirs que l'on prescrivoit aux Chevaliers.

C'étoit dans les tournois sur-tout qu'ils faisoient éclater leur adresse autant que leur magnificence ; la description de ces écoles de guerre nous conduiroit trop loin. Il suffira de dire que ces fêtes étoient

aussi intéressantes pour les trois quarts de l'Europe, que les jeux olympiques l'ont été autrefois pour les diverses nations de la Grece. Un nombre de rois d'armes & de hérauts crioient aux jeunes Chevaliers qui se présentoient pour entrer en lice, *souviens-toi de qui tu es fils, & ne forligne pas*; paroles admirables qu'on ne devoit pas se laisser de redire aujourd'hui aux descendants de ces braves Chevaliers français, & qu'ils ne devroient point se laisser d'entendre. On nommoit hautement: *un tel, esclave ou serviteur de la dame telle*. Ce titre d'honneur étoit un de ceux qui flattoient davantage nos Chevaliers & qui leur inspiroient un plus mâle courage. A ce titre de *servant d'amour* les dames joignoient des présents, comme voile, écharpe, brassielets, nœuds de rubans, boucle de cheveux, &c. Les hérauts désignoient les vainqueurs par ces acclamations touchantes: *honneur aux fils des preux*! Ce prix leur étoit donné par la main des dames; & ce qui étoit au-dessus de toute récompense pour un *franc & loyal Chevalier*, il avoit droit de donner un baiser à la dame ou demoiselle qui lui présentait le prix. Un brillant festin où les vainqueurs étoient assis à côté des Princes, des Rois, &c. terminoit la fête qui avoit un nombre prodigieux de spectateurs. Ce qui ne paroitra pas moins singulier que toutes ces cérémonies, la modestie & la timidité accompagnoient l'éclat de la victoire; les flatteries des Poètes & l'amour des dames ne faisoient qu'encourager les Chevaliers favorisés du sort. On s'accorde assez pour fixer au onzième siècle l'origine des tournois; les Chevaliers s'y essayoient au métier de la guerre.

L'amitié n'étoit pas en leur cœur un sentiment moins vif que celui de l'amour; *la fraternité d'armes* en est une preuve honorable. *Lancelot du Lac* la fait contracter par trois champions en mê-

lant de leur sang. Ces freres d'armes n'avoient que le même table, & souvent le même lit, image touchante de la candeur, & de la simplicité de ces dignes foldats qui n'avoient pas seulement l'idée du dérèglement des mœurs. L'or étoit réservé pour les armes des Chevaliers, ainsi que les riches fourrures pour leurs manteaux; les moins précieuses s'abandonnoient aux Ecuyers, qui n'avoient le droit de porter que des éperons argentés, des botines blanches, une espece d'armet argenté aussi, & des manteaux de couleur brune. Lorsque les Chevaliers étoient habillés de damas, les Ecuyers l'étoient de satin, & si ces derniers portoient des habits de damas, les premiers étoient vêtus de manteaux de velours; l'écarlate, & toute autre couleur rouge étoit annexée à ceux-ci; elle s'est conservée dans l'habillement des Magistrats supérieurs, & des Docteurs. Les Chevaliers chargeoient de leurs armoiries leurs écus, leurs cottes d'armes, le pennon de leurs lances, & la banderolle qui se portoit quelquefois au sommet du casque. Il faut suivre dans M. de Sainte. Palaye tout ce qui concerne leurs funérailles & leur dégradation.

Bertrand du Guesclin est un de nos grands hommes qui ont eu le plus à cœur l'entretien & les progrès de l'ancienne chevalerie; il pensoit avec

Elever la bravoure française. Voici un trait qui donnera plus que tout ce qu'on pourroit dire, une idée juste de la grandeur d'ame d'un Chevalier Français. *Un Chevalier vieil & ancien*, dit le bon Joinville, *de l'âge de quatre-vingt-deux ans & plus*, voit la Reine (femme de S. Louis) se jeter à ses pieds, & lui demander une grace. Quelle est-elle, s'enquiert le Chevalier? -- De me donner la mort, si les Sarrasins se rendent maîtres de Damiette. -- *Très-volontiers, Madame, je le ferois, & j'ai eu en pensée d'ainsy le faire, si le cas y eschoit.*

raison que c'étoit un puissant aiguillon pour animer & élever la bravoure Française. L'homme a besoin d'images ; c'est du plus ou du moins de signes que dépendent le nombre & l'énergie des idées ; encore une fois , avec de la métaphysique , & du raisonnement privé de couleurs , on ne fera que des âmes paresseuses qui communiqueront aux corps leur langueur & leur inertie. Pourquoi y a-t-il tant de distance entre le sentiment & la pensée ? L'une de ces impressions est pleine de vie , c'est un résultat exquis des sens , & l'autre nous échappe sans cesse , comme une ombre impalpable. J'imagine donc que l'extinction de la chevalerie a pu être préjudiciable à cet esprit de courage & de *courtoisie* qui est un des titres distinctifs de notre nation. Il seroit assez inutile de détailler les causes de cette extinction. Tout s'altère , tout meurt ; l'enthousiasme perd à chaque instant de sa force : c'est une boule qui lancée avec vigueur décrit d'abord une ligne rapide , & qui par degrés se ralentit , se traîne , & finit par être entièrement privée de mouvement. Ce luxe , qui est venu tout pervertir , la transmigration des Seigneurs qui ont abandonné leurs châteaux pour le séjour des villes , nos guerres aussi longues que malheureuses avec les Anglais , d'autres mœurs , en un mot , bien opposées à la simplicité de l'ancien temps : ce sont les principales raisons auxquelles il faut rapporter la décadence & la ruine de cette institution militaire. En attendant que quelque heureuse manie de ce genre vienne nous faire oublier cette perte , je désirerois fort qu'on présentât sur notre scène lyrique un spectacle composé de tout ce que nous avons de plus agréable & de plus intéressant dans l'ancienne chevalerie ; ce seroit pour cette noble invention un léger dédommagement de son anéantissement total , que de reparoitre du moins au

théâtre, & il feroit assez plaifant qu'on allât prendre à l'opéra des leçons de mœurs & de bravoure.

Je terminerai ce coup d'œil fur l'hiftoire de la chevalerie par des éclairciffemens néceffaires à ma tragédie ; il s'agit de l'habillement de mes perfonnages, je fuppose qu'on la représente fur quelque théâtre.

FAYEL doit avoir un manteau de velours ponceau parfemé de broderies en or, & doublé d'une peliffe noire ; la foubrevefte de damas ou de fatin enrichie de même, & d'une femblable couleur, descendant jufques fur les genoux, une large ceinture fur la poitrine avec une boucle au milieu, qui peut être d'or ou de diamants ; à cette ceinture eft attachée une dague ; il a encore une fraife ronde & une chaîne d'or autour du col, des efpeces de brasselets aux bras, des bottines rouges qui lui montent jufqu'aux cuiffes, fa toque de velours noir & à l'Efpagnole, de forme ronde, élevée environ d'une dixaine de pouces, plusieurs plumes noires & rouges liées par un nœud de diamants, ombragent cette coëffure.

L'habit de GABRIELLE eft de drap d'argent, ou de damas ou fatin blanc brodé en argent, fon manteau eft de femblable couleur, doublé de queues d'hermine ; fa parure eft compofée de perles & de diamants ; elle a des brasselets de même.

RAOUL DE COUCI a tout ce qui caractérife le Chevalier Banneret ; il a auffi autour du col une chaîne d'or enrichie de diamants ; fon manteau eft de velours bleu célefte doublé d'hermine, & parfemé de fleurs d'or ; fur l'épaule droite eft appliquée une large croix d'étoffe rouge, où font infcrits ces mots : DIEX VOLT, (le figne des croifés) fon casque doré eft furmonté d'un panache blanc, fon écharpe foutenue par une aigrette de diamants, eft de même couleur, c'eft celle de

GABRIELLE ; il a des bottines rouges auxquelles sont attachés des éperons dorés ; la poignée de son épée est en forme de croix ; sa lance dont la banderole est un ruban blanc , & son bouclier ou écu , sont portés par son Ecuyer.

LE FREUX DE VERGI est habillé comme FAYEL ; il a la même étoffe , sa couleur est d'un gros verd , sa fourure est de martre , & ses plumes sont vertes & blanches.

MONLAC a un habillement de satin brun doublé de jaune ; la première couleur étoit celle des Ecuyers ; son casque est un armet argenté sans timbre & sans panache , en forme de *galerus* ; il a les bottines blanches , & les éperons argentés comme l'armet.

RAYMOND ne porte point les armes de son maître qui habite en ce moment son château ; il a les simples habillements de ce temps ; les autres Ecuyers & Officiers de FAYEL ont le même costume. Les hommes d'armes de COUCI sont dans l'équipage guerrier tel qu'il étoit alors , comme on nous représente ce qu'on appelloit *miles*.

Il est inutile d'observer qu'ADELE ne porte point de manteau , cette parure étant réservée dans ce siècle aux seules femmes de qualité ; elle n'a aussi ni perles , ni diamants , & d'ailleurs elle est habillée comme sa maîtresse.

Il paroîtra singulier que je me sois occupé un instant de ces bagatelles : mais on ne doit rien dédaigner de ce qui peut contribuer au plaisir de l'illusion théâtrale ; la moindre négligence en cette partie fait quelquefois tort à l'intelligence de la pièce. Il y a mille traits qui nous échappent à la représentation des admirables comédies de Molière , parce que les comédiens n'observent pas avec assez de régularité le costume dans les habillements.

Je profite de cette espèce d'entretien littéraire
avec

avec le public , pour le prévenir qu'on lui en impose tous les jours au sujet de prétendues éditions faites par moi-même ; il y en a même quelques-unes auxquelles on a affiché le titre fastueux & en même temps absurde *d'Œuvres philosophiques & morales, &c.* Je n'ai point la prétention d'être Philosophe , encore moins celle de m'ériger en Législateur de morale : je souhaite seulement que mes foibles ouvrages puissent inspirer l'amour de l'humanité : mais ce désir que je partage avec les honnêtes gens qui se mêlent d'écrire , est encore bien éloigné de l'audacieuse manie de vouloir être le précepteur de tous les hommes : *ce sont enfants incorrigibles.* Voilà quels sont les inconvénients des contre-façons , espece de brigandage qu'on ne sauroit trop réprimer. Je n'ai fait paroître nulle édition générale de mes œuvres ; je les revois tous les jours , & je n'imagine pas avoir encore acquis le droit d'annoncer un corps complet de mes productions. Il y a long-temps que j'ai inféré dans tous les journaux un désaveu formel , à propos de trois volumes de poésie qui portent le titre de mes œuvres , & il y a long-temps qu'il s'est multiplié des éditions plus monstrueuses encore que la première , qui est un vrai chef-d'œuvre de sottises & d'impertinences de la part des éditeurs , & de la part des Libraires. Je n'ai publié jusqu'ici que COMINGES, EUPHÉMIE, le premier volume des ÉPREUVES DU SENTIMENT , qui renferme six petites *Histoires* détachées, dont FANNY est la première ; les six nouvelles qui composeront le second volume s'imprimeront incessamment, ainsi que de nouveaux drames. A l'égard de mes POÉSIES, je les donnerai successivement & dans le même format que les drames, les histoires, &c. & je craindrai toujours de les avoir publiées trop-tôt , ainsi que mes autres ouvrages. Transportons-nous dans la postérité. Que d'é-

cris qui aujourd'hui nous semblent intéressants, seront oubliés ! Il n'y a que la raison & le sentiment qui mettent un sceau durable à nos travaux ; voilà les deux images qui doivent être exposées sans cesse aux yeux de tout homme qui écrit ; instruire ou toucher, ce sont les deux grands pivots de la littérature ; hors de-là c'est se donner bien de la peine inutilement que d'habiller, soit en vers, soit en prose, des pensées communes & rebattues, où souvent le bel esprit est en contradiction avec le naturel & la vérité. Je le redirai après un de nos maîtres, en prenant la liberté de changer la fin de son vers :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est *durable*.



Arnaud, François Thomas Marie de Baculard d',

Anne Bell histoire angloise

Yverdon 1772

P.o.gall. 132 I

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10087760-1